

# POLYVALENCE

## CONFINOU COQUINOU



Nouvelles  
érotiques

# SOMMAIRE

Avant-propos	4
L'amour, comment procéder	6
Lettre à Cécile	8
Cinq sens	12
Routine beauté	16
L'indécente religion	20
Un tabou devenu reine	22
La dynamique des fluides	26
Jour 18 – journal de confinement pour adultes	28
Longue expire, souffle court	36
Passion et vertu	38
Le soir du yaourtophone	40
Le jour des courses	48
L'envie	52
Sur un oreiller	54
Essayages	56
Changement de programme	60
Crédits	70

# AVANT-PROPOS

2020 a été une année pour le moins éprouvante, (tant et si bien que nous avons envie d'en parler au passé alors qu'elle bat encore son plein à l'heure actuelle) et nous nous en souviendrons toutes et tous en grande partie pour ce confinement de plusieurs mois qui nous a parfois éloigné.e.s de nos proches ou parfois collé.e.s à eux d'un peu trop près mais qui, de toute façon, nous aura marqué.e.s durablement. Comment une telle période, faite solitude ou d'absence d'intimité, de bien-être ou (et ?) de dépression, de méfiance et d'entraide, en tout cas faite d'extrêmes qui se côtoyaient de si près, a pu influencer notre imaginaire, nos fantasmes, notre sexualité ? C'est une question à laquelle les auteur.rice.s de ce recueil ont tenté de répondre, chacun.e avec sa propre histoire, ses mots, ses désirs, secrets ou non. Nous avons tenté, à partir de ces fragments épars, de construire une mosaïque où, alors que nous étions encore en confinement, nous pouvions voir représentés d'abord les souvenirs de l'avant-confinement, puis les plaisirs, douleurs, angoisses et fantasmes que nous avons vécus pendant ce moment si particulier, et enfin l'espoir amené par un retour à la vie sociale qui n'était pas encore d'actualité.

« Telle, dans un parterre émaillé des plus riches couleurs, brille l'hyacinthe parmi les fleurs qui l'entourent. » Ainsi Catulle décrivait-il Julie dans son Épithalame de Julie et Manlius, il y a deux-mille ans et quelques poussières. Évidemment, chez Catulle, le parterre émaillé de fleurs représente son recueil, les Carmina, et l'hyacinthe, figurant Julie, représente le poème lui-même, l'une des plus longues (et des plus belles) pièces de cet auteur. L'image de la promenade parmi les fleurs ou de la guirlande a toujours accompagné les recueils, dans lesquels le lecteur peut se promener méthodiquement en suivant le chemin, ou, au contraire, baguenauder en cueillant une fleur de temps en temps, revenir toujours au même endroit ou au contraire s'ingénier à sortir du sentier tout tracé. Si nous avons gardé une certaine forme d'organisation pour cet ouvrage, nous avons également voulu préserver cette beauté sauvage du foisonnement littéraire propre aux recueils en alternant des textes de genres, d'intensité et de longueurs différents. Nos fleurs à nous ne sont pas des hyacinthes mais des orchidées au parfum de musc et de sueur, de sauvages lianes à la sève poisseuse, et des fruits aux formes charnues, car en explorant notre Eros moderne et confiné, nous nous sommes sans doute quelque peu éloignés de Catulle et de son épithalame... quoique.

*Antianeira*

# L'AMOUR, COMMENT PROCÉDER

(L'amour n'est pas une sinécure  
Mais voyons ensemble comment procéder)

Tout d'abord, ne pas alanguir l'être aimé  
Ne pas l'aplatir  
Mais debout dans une encoignure  
Mordre un peu, renifler beaucoup  
Sans trop précipiter l'allure  
Bien manger la chair de son cou  
Convoiter son architecture  
Et l'apprendre de bout en bout  
Puis, voyant vibrer l'ossature  
Et s'arc-bouter l'encolure  
Craquer la moitié des jointures  
Et se gonfler les embouchures  
Prendre l'être aimé par la main  
Vers un lit tendu de satin...

Puis, alors, ne pas découvrir l'être aimé  
Ne pas l'entrouvrir  
N'esquisser d'abord que l'épure  
Et voir la forme avant le fond  
Bien rester au bord des fêlures  
Et ne pas aller d'un seul bond  
Faire monter la température  
Avant les assauts furibonds

Quand son cri devient sa nature  
Quand la joie touche à la torture  
Quand on rit des égratignures  
Quand on boit vos éclaboussures  
Faire alors présent de son pieu  
Dont le désir est impérieux...

Puis, enfin, ne pas étourdir l'être aimé  
Ne pas l'assaillir  
Bien garder encore la mesure  
Et rester encore détendu  
Un assaut de musculature  
Aurait pour effet bien confus  
De se voir mener à conclure  
Encore éloigné de son but  
Mais soudain, voyant sa cambrure  
Qui se soulève et qui conjure  
Bien dévoiler son envergure  
Et la bourrer sans fioriture ! ...  
Et qu'alors un état second  
Vous dicte bien votre abandon.

(L'amour n'est pas une sinécure  
Mais nous avons vu de quelle façon procéder...)

*Sarclo*

## LETTRE À CÉCILE

Salut toi,

Oui je sais, ça fait très longtemps que je ne t'ai pas écrit, qu'on ne s'est pas vues d'ailleurs... mais peut être que tu te souviens de cette petite discipline que je m'impose de raconter mes rêves à ceux qui viennent les visiter ? Alors voilà, cette nuit, j'étais avec toi. Pour être honnête, depuis le confinement, c'est la troisième fois que tu viens me voir, très tôt le matin. Je ne suis pas seule ici tu sais bien, alors, quand je me réveille à côté de lui, encore trempée de toi, oui, j'avoue... je me laisse aller à t'imaginer avec nous, comme avant...

Tu es dans mes rêves comme la première fois où nous avons fait l'amour, juste toi et moi : les joues rosées sur une peau laiteuse, comme si tu étais timide, tes lèvres humides, luisantes, tes longs cils noirs. Tu détournes un peu ton visage, mais quand tu ouvres les yeux tu as l'air si effrontée que je ne peux pas m'empêcher de planter mes ongles là où je t'agrippe : tes fesses, tes hanches, ta toute petite taille, tendre... Tu es toujours comme ça, dans mes rêves... Même quand on est avec lui, même quand il te baise fort, tu minaudes encore pour moi. Ça me rend dingue !

Là, je suis dans le jardin, allongée dans l'herbe, il fait chaud. Je ne sais pas si je t'enverrai cette lettre, je l'écris parce que ça m'excite. Comme ça, je peux t'avoir avec moi juste comme je te désire. Avant, tu aurais aimé ça, que je te possède, que je décide pour toi, que tu sois ma petite marionnette, ma poupée. Je prends le temps avant de te dire ce que tu faisais dans ce rêve parce que... je veux que quand tu le lises, tu sois suffisamment excitée pour ne plus être fâchée.

Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vues. Il fallait ça pour que je me souviens à quel point j'ai adoré glisser mes doigts entre tes lèvres, luisantes, forcer un peu l'ouverture de ta bouche... Ta bouche... Cette pudeur que tu avais ne serait-ce qu'à l'entrouvrir. Les quelques fois où tu m'as laissé enfoncer ma langue à l'intérieur, j'ai cru me trouver si profondément en toi que j'aurais pu jouir sur-le-champ. Tu vois, là, j'espère que tu te mords les lèvres, que tu salives un peu plus, que tu passes ta petite langue rose juste à l'entrée de ta bouche qui est maintenant bien humide.

J'espère que c'est ce que tu fais parce que moi, je vais te lécher. Et je veux sentir le goût de cette bouche, ma jolie marionnette, ma poupée... Je veux le sentir et je vais aller le chercher aussi profondément que nécessaire.

Voilà, maintenant que tes pommettes sont roses, que tu cherches à te cacher, maintenant que tu me regardes avec cet air de défi, peut-être que je vais commencer à te raconter. Moi aussi je suis excitée, tu sais, le soleil est presque brûlant sur ma peau. Il y a les oiseaux, les herbes hautes, le cerisier... Oui ! Évidemment que je suis nue ! Oui ! Bien sûr que je suis mouillée ! Tu m'écoutes alors ?

*Tu portais une robe à boutons.*

Tu sais que ça m'énerve... Tu le fais exprès, tu veux que je les arrache ! Dis-le... Dis-le ! « J'veux qu'tu les arrache ». Montre-moi ta langue, petite poupée ! Allez, sors-la un peu plus, laisse ta salive couler, ne la rentre pas !

*J'ai arraché les boutons, jusqu'au nombril. Tes seins étaient blancs, le petit vent qui les a caressés a déclenché la chair de poule, ils se sont dressés, je les ai sucés. Très peu. Juste pour qu'ils brillent, comme tes lèvres.*

Tu baves ! Tu dégoulines ! Arrête de rougir, je ne vais pas te toucher la chatte tant que tu rougis ! C'est clair ? Et puis, sois attentive un peu, ou j'arrête de raconter, petite poupée. De toute façon, tu sais ce que j'ai fait là.

*Tu sais que je les ai giflés, tes seins blancs et luisants, encadrés par ta robe à demi arrachée. Tu le sais bien. Et tu es restée plantée là, n'est-ce pas ? Tu as même croisé tes mains derrière ton dos et tu as fait une moue un peu effrayée, parce que... parce que tu sais que j'aime ça ! Tu n'avais pas de culotte, tes seins ont rougi, j'ai vu ta cyprine dégouliner entre tes jambes, un long fil brillant. J'avais envie de te boire. Je t'ai seulement regardée. Et puis, j'ai attrapé tes cheveux, tes longues boucles brunes... à pleine main ! Bien serré. Je t'ai d'abord un peu soulevée, et je t'ai emmenée vers le sol, assise, enfin... à genoux. C'est là qu'il est arrivé.*

Je t'interdis de te toucher ! C'est moi qui te ferai jouir, compris ? Garde la bouche ouverte, et puis les cuisses aussi, tiens ! Tu es encore toute rouge... je t'ai prévenue, petite poupée ! Écoute, et sois sage.

*Il est donc arrivé, mais tu ne le voyais pas, bien sûr ! Il était près du cerisier. Toi, à genoux, tu étais à mes pieds, les seins à l'air, la robe sur les hanches... Je me suis ouverte devant toi, je t'ai présenté ma fente, rose et poilue. J'ai repris en main ta tignasse et j'ai planté ta jolie bouche de poupée entre mes lèvres trempées. Je t'ai dit quoi faire.*

Tu sais ce que je t'ai dit. Allez, dis-le... Dis-le bien fort ! « Lèche ma chatte petite poupée ! Lèche-la bien ! » Tu sais ce qui va se passer maintenant. Tu te souviens... J'ai envie de cracher entre tes cuisses ouvertes pour compléter le tableau ! Tu baves vraiment comme une chienne, ma poupée ! Je ne t'ai toujours pas touchée pourtant... Allez ! C'est d'accord, tu peux caresser doucement ton gland, du bout des doigts, juste un peu... voilà... et je veux que tu prépares ton cul, mouille-le bien, je vais te raconter encore.

*Comme tu embrassais mon clitoris et avalais mon foutre entre mes cuisses, tu avais relevé ton cul, et ta robe était remontée sur ta taille... Tu avais les genoux un peu salis par la terre et les herbes hautes, ta lune ronde à souhait était déjà un peu rougie par le soleil, j'imaginai ton joli petit trou qui s'ouvrait doucement... Je voulais le claquer, ton gros cul de jolie poupée, mais je prenais bien trop de plaisir à enfoncer ta petite gueule dans ma chatte, à te voir t'étouffer dans ma mouille et me regarder avec tes longs cils noirs tout déployés. Alors il l'a fait. Parce que c'est comme ça que tu voulais qu'on t'encule, n'est-ce pas ? Le cul réchauffé, par ses grandes mains dures et rugueuses...*

Alors, tu es prête ? Tu n'es plus fâchée ? Tu peux te branler maintenant, tu peux te branler tant que tu veux, jolie poupée. Et je veux que tu te souviennes de la taille de sa queue dans ton cul, de ta bouche pleine, de ta robe déchirée, de tes genoux sales...

*À chaque coup sur tes cuisses... tes reins... ta raie... je sentais une secousse te traverser et tu plongeais plus fort entre mes lèvres. Tu me suçais presque ! Tu t'accrochais à ma chatte avec ta bouche et puis tu me regardais, tantôt suppliante, tantôt enragée. J'adorais ça ! Il m'a fait signe, tu étais prête. Ton trou de jolie poupée était bien ouvert, offert... Ça te faisait rougir de plus belle. Tu avais honte d'en avoir envie... tu étais en colère parce que je t'obligeais à l'avouer ! « Demande-moi sa queue ! », je t'ai dit. Tu marmonnais et râlais tout en continuant à boire mon foutre... J'ai serré plus fort la main qui te tenait par les cheveux, j'ai redressé cette petite tête rouge et dégoulinante, j'ai craché sur ta bouche pour te montrer qui commande et je t'ai dit très calmement : « Tu vas me dire, jolie poupée, que tu veux te faire enculer ? »*

Ne jouis pas tout de suite ! Va doucement ! Tu l'imagines alors ? Tu sens ton cul qui s'ouvre ? Tu peux presque croire que sa queue caresse ton entrée. Ça vient, ça vient, je vais te raconter, mais je veux savoir que tu vas enfoncer tes doigts dans ta lune et jouir avec le goût de ma chatte dans la bouche. Dis-le... dis-le...

*Tu as baissé les yeux. J'ai cru que tu allais pleurer mais... tu as relevé le menton et tu m'as regardée bien droit pour me dire très fort : « Enculez-moi ! Prenez mon cul, écartez-le, remplissez-le, je veux sa queue ! Je veux que tu me tiennes sur sa queue ! J'suis ta poupée, j'suis à toi, enculez-moi ! ». Il s'est enfoncé dans ton cul avec une telle facilité... j'étais hilare, ma chatte gonflée et brûlante était prête à te jouir à la gueule, j'avais envie de te gicler dans la bouche et qu'il gicle dans ton cul, tu avais complètement lâché prise, tu gémissais comme une chienne, en transe... tu tremblais de partout, j'ai serré bien fort ton visage sur ma cuisse, j'ai éjaculé des litres pendant qu'il tenait ton cul enfoncé au plus profond sur sa queue pour tapisser ton ventre de foutre, les spasmes de ton orgasme ont duré plusieurs minutes... Tu étais si belle, rougeoyante et trempée, étendue dans l'herbe, ta robe encore accrochée à ta taille, tes genoux verdissés et tes cheveux en bataille...*

On ne s'est pas vues depuis longtemps ma jolie poupée... tu es encore fâchée ?

*Misungui Bordelle*

## CINQ SENS

Couchée nue sur la courtepoinle molletonnée, elle se demandait ce qu'elle faisait là, à attendre cet homme improbable, fruit de la rencontre de quelques électrons au hasard des chemins d'un lien humain.

Elle dégustait le calme et les odeurs et goûts de cet endroit aussi incongru que banlieusard, seins collés sur les grosses fleurs de l'édredon, yeux bandés légèrement comme elle l'avait souhaité. Les senteurs de la bougie qu'elle avait choisie lui tournaient légèrement la tête, sensation de calme et d'excitation, corps, tête et cœur tourneboulés par l'attente, le désir qui trouverait sa résolution, bientôt. Lumière faible à laquelle les rayons du soleil d'hiver, à travers les lourds rideaux de cretonne, donnaient une couleur rubis et or en les traversant.

Si son souffle était calme et profond, il ne trahissait rien des battements de ce cœur indocile et des vagues à en souffrir qui envahissaient son ventre, marée chaude qui annonçait les premiers paliers de l'ascension désirée.

Leur rencontre avait été fortuite, comme tous les beaux moments de cette vie. On s'y prépare et l'inattendu surgit au détour d'un couloir virtuel par sa forme et si réel par son impact. L'absence des sens ne l'avait pas gênée au début, trop gourmande de ces mots qui s'emparaient de son esprit, résonnant longtemps après leur lecture, surgissant dans des moments inattendus, queue chez la boulangère, devoirs du petit, préparation d'agenda. Ce fichu agenda avait failli la faire se trahir, prête qu'elle était à se débarrasser de toutes les contraintes barrées qu'elle avait pourtant d'habitude si peu de mal à accepter.

Mais cette rencontre, elle la redoutait aussi par son intensité, non par peur de l'autre ou du plein qu'elle allait aller chercher pour son ventre serré, non, crainte nouvelle pour elle de saturer ses sens, débordement qu'elle souhaitait comme une marée qui monte et non une avalanche qui engloutit. Envie irraisonnée de goûter longtemps chacune des sensations avant de mélanger le tout dans une valse sensuelle et pleine. De retenir pour explorer cette réalité nouvelle qui allait s'allonger à son côté. De retenir pour amener le désir au sommet, sans crainte de redescende, sans crainte d'amointrissement.

Au contraire. Mais combien goûter cette rétention est proche de la souffrance, tant tous les capteurs s'affolent sous la pression conjuguée de l'absence et de la perspective si proche de la présence.

Elle s'était alors prêtée sans hésiter aux rêves exprimés, un sens après l'autre, dans une montée progressive qu'elle redoutait autant qu'elle l'attendait.

La porte s'ouvrit dans un soupir sur cette chambre d'hôtel bourgeois confortable et silencieux. Un souffle. Le son de vêtements qui s'affolent. Sa présence avait touché le premier de ses sens, l'ouïe. Elle laisse glisser en elle ce silence différent qui s'est emparé de l'espace, souffles retenus par la volonté farouche de l'abandon, ne rien montrer, se laisser approcher à en défaillir. Elle frissonne.

Un souffle. Dans son cou. Cet endroit qu'il chérit, d'une sensibilité sans pareille, son souffle sur ces cheveux fous que l'enfance ne déserte jamais, caresse d'une légèreté à s'envoler pour rejoindre les lèvres qu'elle pressent pleines et chaudes.

Deux sens en œuvre, il est lent sur cette tension bienheureuse qui s'empare du dos qu'il parcourt.

Impatiente elle se retourne, toujours aveugle. Il la sent, la renifle, s'empare de cette odeur. Il l'a voulue sans parfum autre que son odeur à elle, sans savon depuis le matin, recoins secrets et odorants, effluves de désir, de femme active, de femme passive, de femme femelle. Elle a obéi, surprise même de ce plaisir qu'elle a ressenti à l'énoncé de son exigence. Heureuse de ce désir brut qu'il manifeste sans honte ni gêne, de cette connexion surprenante qui la bouscule et l'emplit.

Lui s'enivre de ces fragrances. Il guette les pistes de l'odeur, remontant lentement du ventre aux aisselles, s'attardant sur ses tempes et sa nuque. Plongeant son nez dans les plis de sa jambe. Elle est immobile. Elle aimerait se jeter sur lui, aux aguets. Elle résiste, envahie par cet enveloppement intime.

La langue surgit. Il la goûte. Il parcourt les peaux, mélange les saveurs, laisse une marque salée.

Sa bouche se fait vorace. Croquant au passage la peau offerte et d'autant plus sensible de la morsure.

Sa bouche se fait liquide, marée qui inscrit sur son corps des marques éphémères d'une humidité annonciatrice.

Son sexe à elle, gonflé, attire sans équivoque, dans un soupir, ces lèvres sur les siennes d'en bas. L'effleurement lui fait perdre un instant la conscience du moment et du temps. Elle se voit dressée dans cette gorge qui entoure ce clitoris érigé si long et dur qu'elle ne connaît plus son genre. Ses mains s'envolent vers cette tête qui a envahi ses cuisses, douceur infinie de la caresse de ses cheveux sur la peau si fine. Ses mains à lui se sont faites dures et tendres, entourant ses seins de leur chaleur, jouant avec ses pointes douloureuses du désir du contact. Du toucher.

Elle sent la tendresse, l'écoute, la joie de la découverte de l'odeur et du goût. Elle attire alors cette tête jusqu'à ses lèvres, avide. Les étoiles commencent à danser sur sa peau. Il s'est allongé près d'elle, elle sent la chaleur, l'odeur, le toucher, son goût à elle sur ses lèvres à lui. Son soupir quand il s'empare de ce ventre douloureux du manque, envahit l'espace sonore et vient en direct froter ses neurones.

Envahie. Entièrement mélangée. Abandonnée. Heureuse de cet élan de vie et de peau partagée. De ces cerveaux qui, en s'ouvrant, ouvrent la porte des étoiles.

Il enlève alors le bandeau et le bleu de ses yeux allumés de désir, de plaisir, plantés dans la galaxie liquide des portes de son âme, font disjoncter ce qui lui restait de synapses actives.

Longtemps, bien longtemps après, il versera quelques larmes de champagne sur ses lèvres desséchées et meurtries de ces baisers infinis qui leur auront servi à construire leur palais.

*Manufuture*



## ROUTINE BEAUTÉ

**P**lus de quarante jours que ma peau n'a été touchée par aucun être humain. On se met à penser à tous ces contacts que l'on subit ou que l'on choisit, on se demande s'ils nous manquent vraiment, on se demande ce qui nous manque exactement, pourquoi on se sent à la fois trop à l'étroit et trop lâche dans notre peau. Elle ne nous va plus. Elle nous étouffe et nous encombre.

La poignée de main aux collègues ne me manque pas, non plus que le heurt malencontreux contre d'autres corps inconnus, ni l'haleine de cette personne qui veut me parler mais vient de fumer sa clope, ni la bise aux gens que je ne connais pas si bien que cela. Certainement pas non plus la main de cet homme qui s'attarde un peu trop sur mon épaule, ni la bourrade qui se veut amicale de cette personne assise à côté de moi au bar. Et pourtant... Pourtant il y a ce manque, ce tiraillement, cette sensation qui fait que parfois je sens mon cœur s'enfoncer dans mes entrailles et que je deviens toute petite, froide et seule.

Les douches à répétition ont usé ma peau, l'ont asséchée, alors, après ma douche, je vais m'asseoir sur mon fauteuil, le tube de crème hydratante à la main. Au premier contact avec la crème, fraîche sur ma peau trop chaude et aride, mes pauvres pieds semblent revivre. C'est agréable. Je commence par la voûte plantaire, qui se détend presque immédiatement, faisant glisser contre elle, de haut en bas, la paume de ma main en maintenant une pression ferme. Du pouce, j'appuie un peu plus fort le long de l'arche externe, du petit doigt jusqu'au talon, puis, en cercles concentriques, je m'attaque au talon, insistant un peu plus jusqu'à ce que la crème pénètre correctement cette peau légèrement plus épaisse, ni dessus, ni dessous, cette lisière entre bas et haut. Je remonte le tendon d'Achille, m'attardant de chaque côté de la cheville, et je redescends pour hydrater aussi mes orteils, insistant bien sur les endroits qui sont... ou plutôt qui étaient... comprimés par les chaussures. Il y a une forme de volupté dans cet acte simple de s'hydrater les pieds. Au moment où je prends conscience de ce plaisir minuscule me revient à l'esprit un autre massage, bien plus intense, remontant à quelques mois. Je me souviens de sa peau sur la mienne, du contact de son torse sous la plante de mes pieds, de la douceur de ses mains, remontant le long de mes mollets pour les frictionner, car il avait fait froid ce jour-là.

Je me souviens surtout de son regard brûlant, avide, et soudain ce ne sont plus mes doigts qui passent entre mes orteils, mais sa langue humide et terriblement habile. Ce soir-là, on aurait pu couper notre silence au couteau...

Je ne sais pas à quel moment le souvenir a cessé de n'être qu'un souvenir pour se transformer en ce poinçon de désir qui pulse dans mon ventre, derrière le nombril. De la nuque à la naissance de ma gorge, ma peau me brûle tant j'ai envie d'y sentir la caresse de sa bouche et le piquant de sa barbe. Inconsciemment, ma main vient s'y prélasser en grands mouvements tendres, suscitant un frisson, m'hameçonnant un peu plus dans cette vague de sensualité qui m'emporte. Les yeux fermés, je touche ce corps qui m'est devenu presque étranger, j'en ressens les contours, les limites, les creux et les collines, bien plus nombreuses. Du bout des doigts j'effleure mes épaules, douces bien qu'ornées, oui, même elles, de vergetures, je descends le long des bras, glissant sur mes coudes un peu rugueux, sur les petits poils follets et blonds sur mon avant-bras, qu'il s'amuse si souvent à caresser et à tirer, pour m'embêter, quand le soleil se reflète dessus, réconfortant mes poignets blessés par les ablutions répétées, remontant par l'intérieur du bras, me faisant frissonner lorsqu'ils atteignent le creux sensible où mes veines bleues apparaissent. C'est ensuite à pleines mains que je caresse mes seins à travers mon T-shirt. Jamais ils n'étaient restés aussi longtemps sans connaître le maintien paradoxalement confortable et oppressant du soutien-gorge. Je fais la paix avec eux, je les frôle, je les soupèse, je m'amuse de leur mollesse et de leur poids, du téton qui pointe par réflexe, quand bien même ce n'est pas la partie la plus sensible de mon corps. Mes côtes et mes flancs, en revanche, se parent de chair de poule dès que mes mains se coulent le long de leurs courbes, et là encore, ce sont d'autres caresses qui me reviennent à l'esprit. J'ai beau avoir rouvert les yeux, cela ne m'empêche pas de le voir, là, devant moi, à genoux comme l'adorateur de quelque Vénus préhistorique, les yeux levés vers moi, profitant de l'autorisation que je lui avais donnée de me toucher pour laisser courir ses mains sur mes hanches et mes fesses, approchant son visage de mon sexe pour y humer mon propre désir...

Tandis qu'une main a repris sa place près de mon cou, l'autre s'égaré sur ma toison, encore humide et frisée de la douche, et, poursuivant son geste, sur mes lèvres qui deviennent plus sensible à chaque seconde. Ce n'est plus dans mon ventre que je sens palpiter une flamme, mais ici, dans mon clitoris que je sens peu à peu s'ériger, prêt à recevoir mes caresses.

Me renversant un peu plus sur mon fauteuil, un pied appuyé sur mon repose-pied, j'effleure ma vulve de toute la longueur de ma main avant d'y insinuer mon majeur. Je pourrais sans doute aller chercher l'un de mes jouets, ou du lubrifiant, mais je suis si excitée que le lubrifiant ne sera pas nécessaire, et aujourd'hui j'ai envie de m'apporter du plaisir seule, de « prendre soin de moi », en quelque sorte. Les magazines disent que c'est très important, de prendre soin de soi...

Dès le premier frôlement de mon doigt entre mes lèvres, un long frisson me traverse, cambre mon dos et me coupe la respiration. On entend souvent dire que le plaisir d'une femme est difficile à atteindre, qu'il faut un temps infini pour nous faire jouir, que tout cela est bien mystérieux... Quelles conneries. Mon corps sait tout à fait ce dont il a envie, et ma main s'affaire d'elle-même calmement, régulièrement, en cercles concentriques autour de mon clitoris dressé, mes hanches se mêlent à la danse et peu à peu mes pensées se vident de toute perception parasite. Des vagues de chaleur s'égaient dans tout mon corps depuis mon sexe et il me semble qu'un sang chaud et nouveau afflue dans ma chair, jusque dans la paume de mes mains, à chaque nouvelle palpitation de mon cœur qui a migré loin au sud de la cage thoracique... Je ne suis plus qu'un plaisir qui monte, se distrayant parfois de l'image d'un plaisir passé ou fantasmé derrière mes paupières closes ; un homme allongé entre mes jambes, à ma merci, moi à genoux en train de sucer une bite, les mains attachées, moi encore, cette fois tenant une femme sublime entre mes bras, le velours d'une peau contre la mienne, la morsure de la cravache sur mes fesses, le souffle rauque de mes amants dans mes cheveux, tout se mêle, s'entremêle, nourrit mon plaisir grandissant. Pas besoin d'histoire, de scénario, d'images précises ni de visage, les sensations prennent le pas et se suffisent bientôt à elles-mêmes. Les contractions à l'approche de l'orgasme se font de plus en plus nombreuses, mais je n'ai cure de les ralentir ; je veux tout, tout de suite. Pantelante, je me laisse emporter dans cet orage de tensions qui semblent presque me déchirer le corps au moment où elles s'expriment enfin. Bouche ouverte sur un cri silencieux, corps tordu dépouillé de toute pudeur, de tout souci esthétique, je ne cherche même pas mon souffle. Il me semble que l'univers a disparu. Le temps a suspendu son vol. Plus rien ne compte, plus rien n'existe hors le flux et le reflux de volupté qui se réverbère à l'infini dans cette peau naguère ennemie.

Une éternité plus tard, une grande inspiration soulève ma poitrine et mes paupières. Je contemple le plafond, écoutant les battements de mon cœur, gentiment retourné à sa place mais encore tout affolé. Au bout de quelques minutes, par réflexe, je regarde l'heure. Il s'est écoulé à peine dix minutes, et le miroir du salon me montre un visage rayonnant, des yeux brillants, une chevelure artistement défaits... On ne parle jamais de cette routine-beauté-là dans les magazines.

*Antianeira*

## L'INDECENTE RELIGION

Je t'imaginai, m'écrivant ton dernier message. Je t'imaginai assise devant ton écran, vêtue d'une robe de taffetas légère et aérienne, relisant ton texte pénétrant. J'imaginai l'excitation de ta main tremblante au moment d'activer l'envoi.

... ta main qui se repose négligemment sur ton genou et ton buste qui s'affaisse lentement sur le dossier de ton fauteuil... tes sens sont en éveil mais tu es fatiguée et lasse de cette excitation d'écrire. Tu revois les images enfantées de tes phrases... et ta main qui remonte lentement le long de ta jambe, insensiblement, vers l'intérieur de tes cuisses... ta tête se laisse aller en arrière et tes yeux se ferment, doucement... cette main qui remonte encore et encore... Oh, oui, encore... ne pas la laisser s'arrêter... jusqu'au triangle de soie rouge, doux et pudique, de ton string. Ta main, mue par une envie solitaire qu'elle seule semble maîtriser, en de lents va-et-vient toujours plus appuyés et précis, éveille en toi cette excitation qui rend la respiration rapide et saccadée... mais tu n'en es pas encore là. Ton ventre bouge au rythme de ces caresses précises... tu sens tes lèvres s'abandonner sous la pression de tes doigts, tu sens ton cœur battre en tes tempes, en ton sexe... et d'un doigt facétieux, tu écarter ce mince cordon de textile qui t'empêche encore de jouir pleinement de ce plaisir ardent. Tes doigts pénètrent maintenant en la chaleur moite et humide de ton sexe offert. Tes jambes s'écartent encore comme une invitation à consommer pleinement cet abandon de ton corps. Tes doigts, empreints d'une frénésie dictée par ta respiration... ou l'inverse - tu ne sais plus et qu'importe, ça n'a pas d'importance - entraînent ton clitoris dans une ronde infernale, en des spasmes électriques... avant, dans un dernier sursaut de cette jouissance extrême, de pénétrer gloutonnement en ton corps fébrile. Tu les sens en toi mais tu les veux plus loin, plus nombreux, plus forts et plus puissants encore et tu ressens ton sexe qui les gobe, les avale, les suce et les mange...

Puis les perd et les retrouve avec ce plaisir avide qui te déchire le ventre, qui te gonfle la poitrine et t'entraîne dans un monde qui n'appartient qu'à toi... encore et encore... jusqu'à ce cri qui s'échappe enfin de ta bouche entr'ouverte et haletante, jusqu'à ce moment où tu ne t'appartiens plus, où ton corps n'est plus qu'un cœur qui bat, tout entier. Jusqu'à ce moment où tu t'affaisses, repue et satisfaite.

Jusqu'à ce moment où tu réalises que je te manque vraiment.

*KroM*

## UN TABOU DEVENU REINE

C'est fou ce qu'on se raconte à la fenêtre.  
À regarder passer les vents. À voyager au gré des gens.  
C'est par la rue Desnoyés qu'on accède à la rue Ramponneau  
Au bout à gauche, après les ateliers, les murs de graffs et les bistrotts/  
À les voir grimper avec leurs courses, elle t'en donne le vertige avant l'effort.

Je la vois arriver depuis mon premier étage.  
Elle.  
Téléphone à la main, elle relève la caboche.  
Le regard flou d'un arrêt brusqué, en pleine descente de piste noire du quartier Bellevilmontant.  
Nos yeux se sont choqués.  
Elle se tient en contrebas. Au numéro de la porte cochère.

Pas un bruit, les rues désertes.  
D'un crissement d'œil s'apparentant à une invitation, elle a lâché le regard et a continué de gravir la butte en direction du parc.

Après trente-huit jours de perdition, la moindre étincelle devient un événement.

Je voulais la suivre. Sortir. Derrière Elle, remonter cette rue.  
Si vous l'avez déjà empruntée, vous admettez qu'avec son dénivelé si prononcé, une personne marchant à un mètre de vous a son cul au niveau de vos yeux.  
Il était beau, inattendu, me prenant par la main.  
Un mouvement souple et dynamique, une danse improvisée, sublime  
L'esthétique en personne m'invitait faire un tour.

Passant une main derrière son dos pour se frotter à la lisière de la jupe, elle a remonté sa main le long de sa colonne pour y dégrafer son soutif et l'éjecter de son t-shirt en allongeant le bras d'un mouvement sec. Il tournoyait au-dessus de sa tête et s'est propulsé jusqu'à moi. Tandis qu'en sautillant elle s'enivrait d'un sourire devenu audible. L'odeur parfaite d'un réveil tardif. Ça secoue une pareille surprise. Une sorte de flash de sensations extrêmes.

Elle y est. Sans pouvoir y pénétrer  
Les mains agrippées à la grille du parc, les yeux rivés sur l'herbe, elle est enfermée  
dehors.

Pas pour longtemps. Un pied sur le muret, un poteau, un barreau.  
C'est comme si j'y étais, juste derrière.

Relevant la tête pour suivre son mouvement, debout, les cuisses à hauteur de mes  
yeux, sur le panonceau désignant l'une des dernières barricades de la Commune.

Un panorama troublant s'offre à moi.

Relevant sa jupe, elle passe ses mains sur ses hanches et dévoile une lingerie écar-  
late qu'elle s'amuse à dégringoler le long de ses jambes pour finir à ses pieds et me  
l'envoyer d'un geste maîtrisé.

Moi qui avais déjà son soutif, me voilà avec le reste de ses sous-vêtements.

Quand elle enjambe le haut de la grille, je ne peux détourner les yeux du paysage qui  
m'est offert. C'est mon corps tout entier qui se réveille, les frissons qui me gagnent,  
les spasmes qui s'annoncent.

Elle atterrit dans le parc, accroupie.

Pour la deuxième fois, elle me regarde avec ce petit truc qui dit « bah alors tu restes là  
? » se retourne, relève sa jupe et d'un hochement de fesse et se met à courir.

Muret,  
poteau,  
panonceau,  
emprunter le même chemin et je suis très vite de l'autre côté.

Une course-poursuite où les souris ne se préoccuperaient plus des chats, s'accroissant  
de rires et de sursauts farouches.

De buisson en pelouse, de fourrés en fontaine.

Personne.

Le parc est désert.

Je l'ai perdue.

Elle était là

Au détour d'une allée.

Disparue.

Un souffle bat la mesure.

Elle est assise derrière, sur le talus, à bonne hauteur, les jambes écartées. Se caressant  
en me fixant. Passe ses doigts entre ses lèvres. Son sexe ouvert luisant d'immensité.

Face à face.

Hypnotisés par l'instant, on se caresse dans un souffle anarchique qui n'a d'autres  
pulsations que le plaisir intense d'une virée buissonnière.  
Ses yeux me déshabillent.

Gilet,  
t-shirt,  
chaussures.  
Il ne me reste plus rien.

Tout s'efface autour de nous, la pelouse sur laquelle nous sommes.

Nous nous observons.

Deux corps qui se tendent et se relâchent. Chacun un sexe dans la main.

Éprouvant les plaisirs de l'autre à chacune des sensations qui rythment l'ébat.

Les lumières qui tombent, les souffles de spasmes, se mettent à chanter l'extase.

Je ferme les yeux  
les rouvre  
Debout,  
les pieds de chaque côté de mon visage,  
elle me regarde,  
du haut de son sourire un doigt dans son sexe.

J'aimerais lécher ce doigt.

Qu'elle s'accroupisse, juste sous mes yeux, et ce va-et-vient à la lisière de ma bouche.  
Cette odeur qui m'envahit les sens. Subtile et prononcée.

J'en ai presque oublié que je me caresse.

J'imagine nos fluides qui se confondent entre nos lèvres. Écartier les siennes avec ma  
langue en remontant du bas de sa vulve jusqu'au clitoris.

Elle m'a entendu, je n'ai pourtant rien dit. Ou alors ça dégoulinait de soi.

Un twerk langoureux au-dessus du visage.

Une danse à l'accent suave et chaud.

Il n'y a plus de temps, plus de parc,

Il n'y a plus rien.

Nous sommes deux corps qui respirent qui s'attirent.  
Un poumon de vie.

Un cœur qui bat la mesure à double son.  
Deux être de chairs ayant délaissé leurs peurs de l'autre côté de la grille.  
Les angoisses camouflées derrière un bosquet.  
Pour un monde dangereux. Un monde où l'on ne sait pas.

Les yeux dans les yeux à continuer ces plaisirs solitaires que nous vivons ensemble.  
Se regarder brûler d'envie.  
Finir ces ébats main dans la main, serrant de plus en plus fort la moiteur d'une jouissance nouvelle. La chaleur d'un contact épidermique.  
Notre plaisir, nous l'avons dégusté en s'assurant une sortie digne des plus beaux orgasmes  
De ceux qui n'arrivent qu'une fois.

La voie du plaisir ultime, les mains serrées, le regard au fond, pénétrant les moindres détails d'une rébellion sexuelle, d'un tabou devenu reine.

*FK*

## LA DYNAMIQUE DES FLUIDES

**M**a sueur a changé d'odeur et c'est comme si j'avais changé d'identité. Je renifle mes aisselles et je sens quelqu'un d'autre, c'est peut-être un moyen de défense contre la solitude, une astuce pour remplir la pièce ou la baignoire. Je me retourne parce qu'une odeur étrangère s'insinue entre mes narines mais il n'y a rien, jamais personne.

Je me branle peut-être plus que d'habitude. Là où je vis il n'y a pas de doigt, pas de bouche qui traîne ou réclame, seulement le balai du voisin qui tape quand les basses de la musique résonnent trop fort, les applaudissements qui éclatent à vingt heures et la radio en boucle, haletante, attendant un miracle, les voix derrière des micros que j'imagine perdues, sans corps et surtout seules.

Les premières nuits n'ont pas été difficiles ni les premiers matins. Pourtant j'aime baiser à l'aube avec cette lumière qui trahit des vieux volets constellés de failles pleines d'histoire. J'ai perdu la notion du temps et ça non plus ce n'était pas difficile : j'ai toujours eu en horreur les montres et les horloges. J'ai de quoi tenir des jours avec mes livres et mes films et de la bouffe pour plus d'une semaine, ce même tas de bouffe dont mon ancien coloc se moquait.

Je fais des étirements et c'est en suivant en ligne ce cours de yoga que ça arrive. Alors que sur l'ordinateur tout le monde se relève, je reste collée au tapis, mon mollet droit qui ne répond pas. Mon écran devient noir puis se met en veille, mais je suis encore là à respirer fort pour ne pas hurler d'angoisse. Je me tends au maximum pour attraper une paire de ciseaux et gratte pour enfin me dégager. Je me lève et ça saigne mais personne n'est là.

Le lendemain je ne peux plus me lever.

Engluée au matelas.

Je connais cette odeur et c'est la mienne. Pas la nouvelle de mes aisselles mais celle qui baise et prend son pied. Celle de mon sexe béant d'avoir joui et qui en veut encore, criant et heureux d'être en vie. Et ça coince ; ça ne veut pas se détacher.

Je voudrais juste ouvrir la fenêtre pour que s'évaporent ces effluves, juste pour être débarrassée, me lever, juste me lever. Mais plus j'essaye et plus j'ai mal, ça tire partout, un morceau de cuisse reste accroché au matelas en s'arrachant, un autre de la main sous le pouce, mais les doigts non, les autres doigts stagnent comme ensorcelés, collés, et je crie de douleur.

J'ai envie de corps et dans ma tête défilent des scènes d'orifices et d'objets obtus. Des sécrétions par litres, langues assoiffées, épidermes à vif mordus de dents aiguës, de veines saillantes, d'hématomes rougissant de plaisir. De larges plaques se forment sur ma peau et mes poils se hérissent. Je ne peux toujours pas bouger pourtant je continue à couler partout, à m'engluer encore et je pense au verrou de ma porte en forme de rasoir que personne ne forcera avant des jours et il suffirait.

Il suffirait que je stoppe pour que ma cyprine me descote du tissu, que tout sèche et que je me relève.

Et déjà dehors sur les balcons, les paumes s'entrechoquent comme pour m'encourager et je les imagine réunies et libres sur chaque parcelle de peau, une multitude de pulpes à l'attaque de ma chair jusqu'à l'arracher.

Et je mouille encore.

Quand le silence se fait, puis le matin, le silence est total mais toujours collée je déverse sur ce matelas poisseux des litres de passion et je me demande si ce n'est pas ça qu'ils ont voulu faire, ceux qui meurent jeunes et soi-disant heureux.

Dehors j'ignore ce qui se passe, en tout cas rien ici ; je me sens rassasiée, pourtant je mouille encore.

*Luna Beretta*

## JOUR 18 - JOURNAL DE CONFINEMENT POUR ADULTES

Je me suis toujours dit que si j'avais une queue, je m'en servais beaucoup mieux qu'eux. Beaucoup mieux que tous ces mecs qu'on voit baiser comme des lapins, entrer sortir et taper dans le fond sans subtilités aucunes, c'est à croire qu'ils n'ont pas de bassin tous ceux-là, qu'ils ne connaissent rien au kif ultime de l'ondulation, ou d'une pénétration si lente qu'elle approche le supplice autant que l'extase, qu'ils ne sentent pas leurs milliers de terminaisons nerveuses s'allumer les unes après les autres en un feu d'artifice qui fait disjoncter le cerveau, les pauvres, ils ne savent pas que le plaisir est une courbe sinusoïdale qui monte et descend à volonté plutôt qu'une progression linéaire dont l'issue est si banalement prévisible.

Dix-huitième jour du confinement, je commence à tourner en rond comme une tigresse dans sa cage. Je sature de mon fils quand il est avec moi H24 ; je m'inquiète pour lui quand il est chez son père. Je m'inquiète pour celles et ceux qui sont loin, les gens que j'aime me manquent, je pense à celles et ceux qui vivent actuellement des conditions de vie difficiles, voire très difficiles.

Moi, je regarde par la fenêtre, j'ai le parc et la canopée, le soleil sur le balcon, des stocks de bouffe pour trois semaines. Y'a pire comme conditions d'enfermement, je fais la liste de mes privilèges et je bouillonne intérieurement. Pour toutes celles qui n'ont pas pu profiter du chaos général pour aller piller les magasins parce qu'elles n'ont pas la couleur de peau qui va bien, pour ceux dont la mif n'aidera pas à payer le loyer et qui sont obligés d'aller taffer, pour celles qui confinent dans des cages à lapins avec leurs mecs violents ou qui ont été obligées de retourner dans leurs familles homophobes ou transphobes, pour celles et ceux qui croupissent derrière les murs des prisons, des centres de rétention, des HP, des maisons de retraite, pour celles et ceux qui pleurent leurs morts sans pouvoir leur dire au revoir. Je déprime. J'enrage.

J'ai du temps à ne plus savoir quoi en faire, mais je ne parviens pas à me défaire de cette insidieuse pression à la productivité. J'aurais beau l'appeler créativité pour tenter de m'en affranchir, le procédé est malhonnête, et si j'ai tant de temps, il va bien falloir que j'en fasse des choses incroyables, et j'ai d'ores et déjà l'impression que ça ne va pas durer assez longtemps, que j'aurai des regrets de n'en avoir pas assez profité, de n'en avoir pas assez fait. L'oisiveté contrainte me paralyse. Pourtant, je lis, j'écris, je fais du sport, je dors. Je grignote à longueur de journée - nos pochos sont grandes et on vit bien, même par les temps qui courent - traversée par des pensées de survivaliste aux goûts de luxe - est-ce que c'est la dernière chips de banane que je mange, combien de temps encore y aura-t-il du café, et l'huile d'olive, l'Italie a fermé ses frontières, et de toute façon les oliviers sont tous malades, eux-aussi - et hantée par une grossophobie insidieuse que l'absence d'exercices physiques ravive douloureusement. En bonne féministe, j'ai appris à aimer les corps gros, même que je trouve des tas de personnes grosses belles et désirables. Mais pas moi, non. À force de faire des pompes parce que c'est tout ce que je peux faire, je vais finir baraque comme après six mois de taule, avec des bras de nageuse est-allemande et un gros bide de chips de banane et de pâtes - même sans gluten. La loose.

Heureusement, pour évacuer tout ça, je baise. Heureusement, elle confine avec moi. Sans l'avoir verbalisé, nos journées se ritualisent et nous nous retrouvons chaque matin au salon pour une séance de muscu digne d'un entraînement martial à la Kill Bill. Pompes, abdos, fessiers, exercices d'équilibre, révisions des coups de pied, clés et désarmement ; entraînement aux bâtons, nunchakus... nos corps se couvrent d'une fine couche de sueur, sur un fond musical éclectique allant de John Coltrane à Casey en passant par les Dead Prez, le BCUC et Little Simz. On n'entend que les bâtons qui s'entrechoquent et nos souffles qui battent la mesure, les odeurs se déploient à chaque aisselle qui se dévoile, nos regards se croisent, s'attardent sur une fesse qui se contracte, un mouvement suggestif du bassin, un biceps saillant. Ce matin, je crois bien qu'elle a faim, je sais qu'elle mate entre mes cuisses pour ne pas louper l'instant où mon short laissera apparaître mes poils pubiens et peut-être la béance de mes lèvres. Je vois ses narines se tendre pour attraper au passage quelques fragrances de ma chatte qui respire. Je sais, je sens qu'elle me désire parce que ses yeux amoureux ne se cachent pas et me lèchent à chaque regard qu'elle laisse traîner sur moi, et j'en joue avec délices, de cette tension érotique de nos corps qui se parlent sans se toucher.

Trois, quatre fois, nos corps se rapprochent, se collent, se serrent, nos lèvres se happent, mais je ne suis pas prête. Elle me connaît si bien, nul besoin d'insister : elle se détache, patiente. Elle sait que mon désir est un animal capricieux qui ne peut être domestiqué, et que l'heure viendra, sans aucun doute, où la pression sera si grande qu'il viendra feuler à sa porte pour qu'elle me baise.

Je me replie une fois de plus, bâtons croisés sur les épaules. Je me sens comme une guerrière sur la défensive, mon ventre est tiraillé, je lutte contre une masse de sentiments indicibles, ma tête est saturée, le confinement me rend dingue. Baiser, c'est pourtant exactement ce qu'il me faudrait là maintenant tout de suite. Elle me regarde en coin, comme si elle pouvait voir dans mon crâne l'engrenage des idées qui se mélangent, mes pensées trop lourdes et mon corps trop agité. Elle compatit avec l'être irascible que je suis, quand pour elle les choses semblent si simples : je te veux. Je ne sais pourquoi je lutte, pourquoi j'ai peur de me laisser aller, si j'ai peur de n'être pas pleinement consentante et de lui en faire porter le poids, peur de faire du sexe en-dessous de nos possibilités, si c'est que j'aime flirter, me vautrer dans le magma boueux de mes idées noires, si la mélancolie m'accroche comme une amie, une drogue, un poison agréable, si j'ai peur de céder à la facilité, et par là-même, à la médiocrité.

« Je vais prendre une douche. »

Elle s'agenouille lentement pour approcher son nez de mes cuisses entrouvertes, et ses yeux plantés dans les miens, inspire de toutes ses alvéoles.

« T'es sûre ? J'adore te lécher après que tu aies fait du sport. »

J'éclate de rire.

« Vraiment ?! »

Mon incrédulité la fait rire à son tour. Elle confirme d'un hochement de tête, de cet air naïvement ingénu, cette fausse innocence immédiatement suivie de cette expression carnassière qui m'ensorcelle aussi sûrement qu'une flamme un papillon de nuit. Assise sur le canapé, le corps détendu comme un félin au repos, ses mâchoires légèrement contractées, ses yeux noirs brûlants ne me lâchent pas, mais je sais qu'elle ne me touchera pas si je ne lui en donne pas la permission.



J'hésite, encore. Ma tête se perd en conjectures, j'y vais, j'y vais pas, mais mon pied sait mieux ce qu'il veut : il longe son mollet pour remonter lentement jusqu'à sa cuisse, s'arrête, me laissant dans une position explicite. Ma jambe droite en appui sur la sienne ouvre un angle idéal, j'ai regardé tellement de pornos que je me dédouble pour apprécier la scène. La caméra filme en plan fixe nos deux corps de profil, un rayon de soleil dessine un chemin sur son épaule, ma poitrine se soulève sous le fin tissu de mon débardeur de coton, je vois le galbe de mes seins et celui de mon cul qui lui répond juste en-dessous, mes cuisses trop musclées pour une porn star, les poils sombres sur mes mollets de féministe non-épilée. Elle zoome sur son visage hypnotisé par mon entrejambe offert, battement de cœur, plan sur mon bassin, mon short est tendu et le tissu épouse mes lèvres comme un coquillage, on entrevoyait le clitoris sous les poils pubiens, l'odeur me ramène dans mon corps. Je la sens jusqu'ici. Elle aussi. Retour caméra, je me vois à travers ses yeux, en contre-plongée je la domine de mon mètre cinquante-six, mes bâtons toujours croisés sur mes épaules telle une icône vengeresse, je me sens subjuguée par ma propre puissance. D'une extrémité de mon bâton j'effleure sa mâchoire, voilà que je me plais à jouer la vilaine tortionnaire quand chacune de nous sait bien que je mourrais plutôt que de la blesser par surprise, descends le long de son épaule, arrive sur la cuisse, remonte jusqu'aux tétons de sa petite poitrine. Elle se plie docile à mon examen minutieux, tressaille à peine quand je la frôle, stoïque et de plus en plus convaincue que l'attente touche à sa fin. À ce stade-là de l'action, peu de chances pour que ses yeux n'aient raison de mes dernières hésitations.

Lentement, je pose mes bâtons sur le sol. L'ombre d'un doute subsiste à l'arrière de mon crâne, les fourmillements dans mon bassin sont caractéristiques, mais il me faut une dernière vérification.

« Je peux ? » lui demandai-je, attrapant sa main avec mes doigts. Un hochement de tête affirmatif me répond juste avant que je vienne coller sa paume contre ma vulve.

Je l'entends murmurer « c'est chaud », ce qui me confirme ce que je sens. « C'est gonflé », j'ajoute dans un souffle : « serre-moi ». On ne m'avait jamais serré la chatte, avant. À part dans mes fantasmes de sexe brutal et hétéro, je n'aurais pas cru que je pouvais aimer ça, ni que ça pouvait être si bon. Mais quand sa main vient agripper mes chairs comme une fleur carnivore, je sens l'animal qui vit entre mes cuisses sortir définitivement de son brouillard. Triple battement de cœur.

Je m'engouffre entre ses bras, prends position dos à elle, en tailleur. Je sens ses tétons contre mes omoplates, elle me caresse les lèvres et le clitoris à travers le tissu de mon short, les morsures se font plus pressantes sur la ligne qui va de l'épaule à l'oreille. Son autre main attrape mon sein, le dénude d'un geste rapide, avec dextérité, mon téton s'allonge sous la pression de ses doigts et elle m'écrase le sein de façon à me l'amener sous les lèvres, pour que je puisse le lécher moi-même. Flash-back, cette fois-là dans la salle de bain, où j'ai découvert, alors qu'elle me bouffait la chatte entre le lavabo et le porte-serviette, que je n'étais pas obligée de subir la frustration de devoir choisir entre sa bouche dans mon sexe et ses lèvres sur mes seins : je croyais qu'il fallait des seins énormes pour faire ça, ou une langue particulièrement longue, mais non, avec mon adorable petite poitrine et ma langue je pouvais, toute seule comme une grande, me lécher les tétons.

Retour au présent : tiens, me voilà à genoux, les mains agrippées au canapé, elle toujours assise, sa tête calée contre le dossier, elle m'agrippe les fesses pour plaquer ma chatte contre sa bouche. Photo mentale. J'adore cette position. J'adore me faire sucer en étant au-dessus (petite digression philosophique : est-ce que j'aime me faire sucer comme un mec parce que je me sens puissante comme seuls les mecs peuvent l'être, est-ce que je me sens puissante parce que je suis au-dessus et que je « domine » alors qu'en tant que meuf assignée, je suis normalement plutôt destinée à donner du plaisir plutôt qu'à prendre mon pied ?).

Dans ce genre de position, souvent je mouille beaucoup. Et c'est ce qui se passe : ma mouille dégouline sur son menton et jusque sur son torse, elle me boit et me lape et je gémiss comme une chienne parce que j'adore ça, gicler sur elle et voir mon fluide se reproduire à l'infini parce que je bande tellement qu'elle peut aspirer mon clito, lentement puis plus fort, encore, je lui agrippe ses cheveux ras plantant mes ongles dans son cuir chevelu et waouh, mon vagin est tellement dilaté qu'elle peut me pénétrer avec sa langue, ça me rend toujours folle, quand de la pointe elle vient chatouiller mon point G, que du plat elle vient le compresser, le titiller, aaaaaah je veux ses doigts maintenant mais dans cette position, elle ne peut pas me fourrer confortablement.

Attention, ça va devenir sportif, on passe en 69 ma belle, elle s'allonge sur le canapé de profil, je lui cale un coussin sous la tête (#paietontorticolisdecunni), enserre ses épaules en ciseau et, miracle éternellement renouvelé, ses cuisses s'ouvrent juste sous mon nez.

Miam, voilà, c'est ça que je voulais, étouffer mes gémissements dans ses chairs, son gland entre mes lèvres ses lèvres contre mon gland, fusion parfaite du 69 en profilé, version un joli matin de printemps (est-ce encore le matin ? Il était 11h au dernier coup de bâton).

Quelle bête étrange nous formons ainsi, têtes emmêlées entre les jambes, cheveux collés aux poils qui partout s'éparpillent, je me force à calmer mon émoi pour ne pas la sucer trop fort et trop vite, pour faire durer plus longtemps et repousser cet orgasme dont je sens déjà poindre le bout du nez, je ne sais plus quand j'ai (elle ?) enlevé mon short ni mon débardeur, prise par un sentiment d'injustice je me redresse pour lui enlever son jogging.

« Eh attends ! »

Ses doigts restés à l'intérieur de moi se retrouvent tout tor-dus (déjà deux ? Ah oui c'est vrai, c'est moi qui ai demandé !). Heureusement, elle n'a pas vraiment eu mal, maintenant qu'elle est nue, sa vue s'impose et je ne peux m'empêcher de tout suspendre, le temps d'un instant, pour la contempler, si belle, si sexy, sublime combinaison de souplesse, de force, de délicatesse, de cet érotisme trop rare d'un corps hors-normes où seins et verge se côtoient dans la plus parfaite harmonie. Comme à chaque fois que mon regard s'attarde trop longtemps sur sa queue, je la sens qui se crispe, je la rassure en l'embrassant à pleine bouche et en la serrant fort contre moi.

Surtout, ne pas s'attarder là-dessus. Elle attrape ma main et la plaque sur ses fesses que j'étreins avec force, en me mordillant l'oreille elle susurre « je rêve d'un doigt, là... ».

À ton tour de kiffer bébé, pour la suite, il me faut être assise. Mon index fait un passage dans ma bouche à la recherche de lubrifiant, se glisse avec délicatesse jusqu'à son cul. Tu sens, mon doigt contre ton trou qui se détend progressivement, qui se dilate gentiment, mon autre main sur ton téton le serre, le pince, ça y est, ton cul a happé mon index par cette délicieuse magie du sphincter qui opère comme un trou noir, la bonne baise, c'est de la physique quantique.

Tu te tords maintenant, tu halètes, je bouge à peine et c'est toi qui t'empales progressivement sur mon doigt, tu vas venir caler ta prostate contre mon index qui ne demande que ça, mon doigt dans ton cul je tiens tout ton corps par cette extrémité, du bout de ma baguette magique je te change en sirène ondoyante, en chouette ululante, je vois la sueur perler sur ta peau cacao et le soleil nous éclaire comme dans une scène biblique.

Petit élan mystique, pensée fugace pour la Manif pour tous (« dans ton cul l'hétéronorme ! »), et prenant mon souffle pour une apnée en profondeur, je plonge entre tes cuisses pour engloûtir ton sexe. Ton soubresaut ne trompe pas : nos yeux se connectent et dedans cette question muette : on fait quoi maintenant ? Jouir dans ma bouche, mon doigt dans ton cul, ou changer de position ?

« Tu vas chercher le gode ?

- Lequel ?

- Le double ! »

Je cours jusqu'à ma chambre, ouvre le tiroir magique, fouille à la recherche de l'objet convoité (ma parole, je peux ouvrir un sex-shop !), attrape au passage un tube de lub' et détale jusqu'au salon. Elle m'aide, fébrile, à enfiler le harnais. Tandis que j'ajuste les lanières, elle en profite pour me lécher à genoux avant que je lui tende le gode pour qu'elle me l'enfile elle-même. Elle soulève ma jambe gauche pour la caler sur son épaule, quelques mouvements glissés entre mes lèvres me font tressaillir, elle joue à l'entrée, s'arrête dans le vestibule, me lèche en même temps, je fonds, féroce et affamée j'attrape sa main et le gode et me l'enfile jusqu'au fond avec un rôle libérateur.

« Comment tu veux que je te prenne ? »

La diversité des possibilités est vertigineuse : en levrette à genoux sur le canapé, en levrette debout accoudée à la table, en cuillères vautrées sur le plancher, toi assise sur moi couchée, toi assise sur moi assise, de face, de dos, en quelques dixièmes de seconde, la liste défile dans nos yeux qui passent d'un meuble à l'autre, débordant de gourmandise.

Sans mot dire, elle s'installe dos à moi, sur le canapé, en appui sur ses genoux écartés, les coudes soutenus par le dossier. Je m'installe derrière elle, un doigt sur mon clito, de l'autre main, j'approche ma queue de son cul, attrape le tube de lub' pour l'enduire abondamment, elle dirige son bassin : c'est un atterrissage, un arrimage délicat, un emboîtement précis dont nous connaissons toutes les deux la danse, il faut y aller progressivement, passer les premiers centimètres en douceur pour laisser les muscles se détendre, accepter ce corps étranger qui semble toujours beaucoup trop gros au premier abord. Je me doigte en même temps, je la laisse gérer, sans bouger, le temps qu'elle s'ouvre comme une fleur, je lui caresse les épaules, et à chaque centimètre supplémentaire, je sens le gode qui vient comprimer un peu plus mon point G.

Mon clitoris est gonflé de sang, je bande si fort que je sens les deux piliers comprimer mon membre qui me remplit autant qu'elle. Je ne suis plus qu'un tissu de nerfs, un mycélium de sensations diffuses écarlates éclatées disloquées à mesure que son cul dévore mon membre happé par la gravité, son cul descend, ma queue remonte, elle ondule et gémit de plus en plus fort et nos mains s'enlacent et nous y voilà : je me suis toujours dit que si j'avais une queue, je m'en servais beaucoup mieux qu'eux. Beaucoup mieux que tous ces mecs qu'on voit baiser comme des lapins, entrer sortir et taper dans le fond sans subtilités aucunes, c'est à croire qu'ils n'ont pas de bassin tous ceux-là, qu'ils ne connaissent rien au kif ultime de l'ondulation, d'une pénétration si lente qu'elle approche le supplice autant que l'extase, qu'ils ne sentent pas leurs milliers de terminaisons nerveuses s'allumer les unes après les autres en un feu d'artifice qui fait disjoncter le cerveau, les pauvres, ils ne savent pas que le plaisir est une courbe sinusoïdale qui monte et descend à volonté plutôt qu'une progression linéaire dont l'issue est si banalement prévisible.

On a crié si fort ce jour-là que tous les confinés de l'immeuble ont dû nous entendre. Les imaginer, sursautant, sortant la tête de leur journal, de leurs écrans, de leur bricolage du dimanche, de leur ménage quotidien, l'œil rond et la joue cramoisie, couvrant comme dans les films les oreilles de leurs mômes pour les préserver de ce qu'ils croient être de l'indécence, nous a déclenché un fou rire aussi bon que l'orgasme qui l'a précédé.

On crie, et si ça les dérange, tant pis pour eux.

*À Alix, sans qui je n'aurai jamais su écrire ce texte  
Au pornoterrorisme, qui ouvre le champ des possibles*

*En 'grenade*

## LONGUE EXPIRE, SOUFFLE COURT

**S**'il te plait, ne viens pas me voir tout de suite, comme si l'on se connaissait, comme si l'on s'était donné rendez-vous. Prends une chaise près de la mienne et regarde-moi en coin pendant longtemps. Je veux que tu attendes tellement longtemps que tu commences à avoir vraiment le trac. Guette le bon moment, celui où je croise ton regard, et rougis quand tu ouvriras la bouche. J'aimerais que tu gardes ta bouche ouverte, et que tu me souviennes. J'aimerais t'entendre dire les mots que tu m'écrivais. J'aimerais t'entendre rire ces mots que tu m'écrivais. S'il te plait, écris-moi par petites touches. Touche-moi comme tu m'écrivais. Surtout n'oublie aucune touche. N'oublie aucun mot. Je veux te lire. Encore. Encore. Encore.

*Solène*

L'autre dans mon lit est nue et chaude et blottie ; je ne crois pas qu'elle dorme ; je suis blottie aussi. Nous sommes habituées à nos présences ensemble. Quelque chose de tendre nous a enveloppées : c'est doux. Dans un demi-sommeil, les yeux demi-fermés, je frôle comme je frémis : à peine peau, à peine lèvres. Elle frôle aussi ; ma tête vient dans son cou, sa main vient à ma taille, nos jambes entremêlées, quelque chose s'éveille. Nous inventons un jeu : ne pas joindre nos lèvres ; tout le monde gagne, quelque chose rit. Nous inventons un jeu : ne pas joindre nos sexes ; tout se fait flamme. Il y a une valse horizontale ; le frottement des draps marque une percussion drôle. Les dents se dénudent et la peau boit. Les épaules et les flancs, les cous. Sans sexe tout est sexe. Sans embrasser tout baise. Je cherche l'air. On se serre. On lâche. Tout touche. Je viens. Tout autour. Toi aussi. Toi autour. Cris tendres. Cris rires. Cris joies. Amour. Oui !

*Hannah @it\_s\_a\_mess*

Sa main écarta délicatement la mèche qui cachait son front, révélant son regard clair. Une seconde plus tôt ma tête était tambour et mes pensées fuyaient, déserteuses paniquées. Regard direct et brillant, moi pétrifié devant ces phares, bafouillant, ne pouvant me contenir. Magnétisme hypnotique, à la fois phare aveuglant et bouée où m'accrocher. Sous mon déluge intérieur, toutes mes phrases à l'instant dissoutes. Alors son visage magnifique s'approche lentement, si lentement du mien. Je me sens proie, en joie, en moi l'émoi scintille... La marée me submerge et je veux tout dévorer ! Main sur main, corps à corps, peau à peau. Le temps se fige et se dilate. Je regarde ses épaules, je respire tout. Ma langue parcourt chaque centimètre carré. Tout est soie de frisson. Nos corps s'ouvrent. Membranes à l'unisson. Respirations denses. Ça vient. Déesse jouissance ! Douceur enfin. Amour. Toi.

*David*

J'ai posé ma dentelle sur ton corps  
– Bouffer tes mains au miel –  
Entremêler nos -- et -- fort  
Confondre les îles et les ailes

*Hannah @it\_s\_a\_mess*

## PASSION ET VERTU

Une parcelle de peau qu'il touche, et me voilà damnée ! Une tendre éraflure, et me voilà sauvage ! Qui est-il, d'où vient-il ? Il détient mon cœur et sort tout droit d'un songe, un rêve brûlant dans lequel passion et folie ne feraient qu'une. Il se tient derrière moi, tel un spectre rongé de désir, caresse mon cou de ses lèvres d'amour, embrasse ma chair de baisers voluptueux. La constellation rousse qui noie ma blanche peau le fait tourner cent fois sur lui-même sans qu'il ne bouge. Vertigineux sont les traits de mon corps, je le vois dans ses iris de la mer.

Il m'offre des bouquets de libidineux, des fleurs telles que l'on en a rarement vues. Des fleurs aux couleurs vermeilles, des fleurs passionnées, passionnantes. Il est question d'aimer, puis de s'abandonner dans le tourbillon des amants qui se cherchent, qui se trouvent. Une valse renversante, un bal de poison vertueux, qui nous traîne jusqu'au trépas, mais ensemble et voilà ce qui importe. Enlacement infini, tendres baisers, jusqu'à ce que mort s'en suive.

*Marine*

## LE SOIR DU YAOURTOPHONE

**P**endant qu'Enzo étale du chèvre sur les tartines, je découpe – j'aimerais ciseler, mais mon geste n'a pas cette grâce – des feuilles de menthe et de sauge, les deux seules plantes survivantes à nos mal-adresses de botanistes de balcon. On a mangé nos toasts, notre soupe froide de concombre à la menthe éternelle et nos petits pois grillés au sel en guise de croûtons. Le crémeux lacté avant l'épaisseur de la mie, la croûte qui résiste un peu puis cède, le liquide frais et les billes de croustillance nous ont demandé de l'attention. Après avoir râlé sur la coupure d'internet qui touche notre quartier depuis trois jours, Enzo m'a à nouveau relancée sur la voisine. Elle lui aurait demandé si j'avais un autre téléphone que celui que j'avais détruit sur sa terrasse avant-hier et si, le cas échéant, il pouvait lui transmettre mon numéro. Mes aisselles et mon torse ont à cette annonce commencé une cuisson lente, toujours en cours. J'ai abdiqué mon flegme et l'ai prévenu que s'il lui avait donné des chiffres au hasard pour la blague, je ne frapperais plus jamais avant d'entrer dans sa chambre. J'avais oublié le romantisme forcené d'Enzo : l'idée de la farce ne l'a pas touché, il a plutôt eu une pichenette de génie absurde. Il lui a dit que je serais joignable par yaourtophone ce soir, aux alentours de 21 h.

Je peux remercier le confinement et les tutos vidéo d'avoir engagé Enzo dans une série d'expériences oscillant de l'enfantin à la démesure, où le perfectionnement du yaourtophone a tenu deux jours de pluie. Il a peaufiné le choix des matériaux : fil de fer fin et boîtes de conserve aux ouvertures polies ont gagné le prix de la transmission, gardant le nom de yaourtophone comme une archive de ses origines. C'était un moyen de communication extrêmement satisfaisant et rigolo pendant quelques minutes et puis il a fini accroché dans le salon à côté d'une carte de la Terre du Milieu.

J'ai mis des gants Mappa et un masque bricolé, enduit les conserves et le fil de gel hydroalcoolique, constaté que la matière visqueuse du gel voyait son érotisme détruit par son odeur de propreté agressive, lavé le tout au savon avant de le mettre à sécher sur des feuilles A4. Il est 20 h 50, mes dents sont brossées et j'ai mis une culotte propre. J'ai bidouillé une sorte de couette haute pour avoir l'air détendu et sexy des starlettes des années 90, même si je crois que je me trompe lourdement.

Enzo m'a laissé l'usage exclusif du salon et donc du balcon pour ce soir, en échange du casque audio et de ma liseuse contenant l'intégrale de Terry Pratchett. Après avoir tenté de mettre de l'eye-liner, échoué, j'ai juste eu le temps de l'enlever en frottant avant de me laver une dernière fois les mains. Les pouces, les poignets, bien griffer l'intérieur de mes paumes pour le bout des ongles, entre les doigts en les passant les uns entre les autres. J'utilise mon avant-bras pour couper l'eau et je me bénis d'avoir laissé les serviettes sécher un jour de trop sur le tancarville.

Mes mains sont sèches, j'essaie de ne pas penser que je pourrais être porteuse asymptomatique et qu'un virus survivant attend sur mon index que je le dépose sur la boîte de conserve pour contaminer la voisine jusqu'à ce qu'elle agonise des pires symptômes du corona – suées violentes et déshydratation brutale avec forte fièvre. Je parviens à m'auto-distraire en essayant de deviner son prénom. Samira – Allison – Norah – Helen – Nine – Éliane – Romy – Yaël – la voilà.

Elle est assise sur le fauteuil crapaud qu'elle traîne souvent dehors pour lire, face à moi et mes conserves. Son short jaune apparaît serré sur ses cuisses d'un brun pâle, étalées sur l'assise, luisantes encore d'un baume dont elle s'enduit souvent. La nuit monte, c'est une encre lente qui dilue le blanc sec du soleil, le graisse d'orange fondu ; je suis soulagée par la franchise du bleu enfin assombri. Le soir rend à la rue ses lignes de fuite. Les franges de sa brassière blanche trace des chemins qui suivent sa taille, tortillent sur son ventre, se prennent dans un pli de peau. Des sinuosités semblables se tracent par ses tresses tombant sur ses épaules, certaines se glissent sous ses aisselles.

J'ai décidé d'afficher un sourire à la mission ambitieuse : sensuel, dramatique, à l'érotisme amusé. Mais je devine qu'il trahit la chaleur et la brume qui se partagent mon sang. La voisine sourit aussi, avec succès. Elle me remue de l'intérieur et le chaud et le brumeux se télescopent, j'ai la présence d'esprit de ne pas parler encore et de lui présenter le yaourtophone en prenant des airs de vendeuse télévisée. Elle me fait signe de le lui envoyer. Elle le récupère au vol, la longueur insuffisante du fil l'oblige à se redresser, nous sommes toutes les deux debout avec une boîte de conserve à la main. Elle rit, puis elle embrasse le métal – je l'imites sans réfléchir, le fer frais m'allume la bouche. Je porte la boîte à mon oreille en faisant se tendre le fil, elle comprend et commence à parler dans la sienne en maintenant la tension.

– Bonsoir, enchantée de pouvoir entrer en communication avec toi.

Sa voix est basse, mais elle articule, nette.

– Si tu m'entends bien, fais-moi un signe, pour que je ne dise pas des cochonneries dans le vide.

Je lui fais le geste des plongeurs contents, la boîte plaquée sur l'oreille gauche. Elle ouvre la danse.

– Si jamais je me trompe de registre et que tu attendais une conversation amicale, peux-tu me prévenir ?

Nos boîtes échangent leur rôle, on tâtonne quelques secondes pour redonner au fil sa rigidité.

– Hey, bonsoir. Merci d'être là pour ce rendez-vous étrange. Si c'est une réponse convenable, je te trouve terriblement affriolante ce soir et tous les soirs.

Je suis fier de mon audace et d'avoir pensé à chercher des synonymes de sexy tout à l'heure. L'adjectif est adéquat, cette femme m'aiguise, je la regarde à la volée depuis trois semaines et, ce soir, je veux me gorger corps et tête de sa vue. Le compliment a fait bouger son visage, plus sérieux, alors que son corps s'alanguit. Je sens le métal encercler ma bouche et mon menton, l'air tiède et fade qui envahit la boîte quand je respire devient le substitut d'une chambre intime. Je me lance.

– Tu me donnes soif. Quand je te vois arroser tes plantes le matin je voudrais être à leur place. Je veux avoir la gorge, les épaules, les bras sous ton brumisateur, me laisser tremper pour pouvoir te rafraîchir en te caressant avec mes mains mouillées.

Dès qu'elle sent le fil mollir quand j'écarte la boîte de ma bouche à ma tempe, elle ajuste la sienne.

On prend le rythme de cette mécanique bricolée.

– Je ne m'attendais pas à ce que tu assumes tout de suite le désir qui traîne entre nous depuis que tu es bloquée chez ton frère, darling. Ça me va, de ne pas faire semblant. Moi c'est Olive, je crois qu'on ne s'est pas présentées.

Elle a une sorte de pincement britannique dans la voix, surtout dans ce darling, il coule comme un alcool lourd.

– Je m'appelle Alix. Olive, c'est très agricole chic, je suis séduite.

– Agricole chic ? Fuck you, Alix ! Ou fuck me, plutôt. J'ai beaucoup aimé te voir poncer votre rambarde la semaine dernière, voir la sueur sur ton t-shirt, ta queue de cheval qui se trémoussait pendant que tu frottais le bois, je t'aurais arrosée avec plaisir pendant tes pauses. C'est très tentant de t'avoir si proche, et de pouvoir seulement discuter avec ce drôle de low-tech-phone. Si on ne peut pas se toucher, je te propose un jeu de marionnette. Tu me décris ce que tu veux me voir faire, je pose le téléphone pour obéir les mains libres. Si je ne suis pas à l'aise, je dis non. Toi, tu ne te touches pas, tu me regardes juste. J'ai envie de deviner ton envie de moi, que tu réalises à quel point je veux te plaire.

Je regarde la façade derrière moi. L'appartement du dessus est inoccupé et la mamie du troisième étage a fermé ses volets. Nous sommes à l'angle de l'immeuble, mais il y a toujours la possibilité qu'un voisin puisse nous mater en biais.

– Je suis prête à jouer. Tu es sûre de vouloir prendre le risque de te faire voir par d'autres gens ?

– All eyes on me, baby. Je n'ai pas peur.

– Ton insolence a son charme, mais maintenant, tu m'écoutes.

Je construis le scénario au fur et à mesure que je le lui dicte. C'est la première fois qu'on me donne aussi clairement le rôle de metteuse en scène. Je sens d'avance que je vais me frustrer jusqu'à l'os en guettant ses sursauts, à la scruter alors que la lumière baisse. J'ai bien noté le manche intéressant d'un de ses outils de jardinage.

– Tu vas aller chercher une bougie ou une lampe de poche, une bouteille d'eau dans ton frigo, un plaid et un oreiller. Et tu vas ramener ton transplantoir après l'avoir lavé. Tu vas y aller en marchant comme une garce qui veut me faire bander.

Elle me tire la langue et se lève, elle ajuste ses seins sous son haut avant de quitter la terrasse, elle danse en marchant et je me retiens de descendre pour la suivre.

Je me mords la langue pour reprendre le fil. Le temps qu'elle revienne, j'ébauche la suite. Accoudée sur la rambarde, je m'imagine Olive allongée là, attachée, mes ongles à l'effleurer, me félicitant d'avoir poncé le bois alors que je la lèche entre les orteils. Elle revient avec une veilleuse allumée, le transplantoir, une bouteille de Perrier, le plaid et un coussin. Elle attrape la conserve qu'elle avait coincé dans le feuillage d'un magnolia.

– C'est parfait, ta rigueur est appréciée. Je te prévient quand tu peux commencer. Tu vas poser la bouteille près du citronnier, puis tu vas revenir t'allonger au sol sur le plaid, dos à moi, et enlever ton short, doucement, en te cambrant. Tu peux mettre le coussin sous ta tête ou ton torse. Tu vas faire bouger tes fesses sur le rythme qui te plaît, onduler jusqu'à ce que je sente d'ici ton cul et tes hanches sur mon sexe. Quand je vais te le chuchoter, tu vas te mettre à quatre pattes et te déplacer ainsi jusqu'au citronnier, avec la veilleuse dans la bouche. Tu la poses dans le pot, et tu te relèves, sans jamais oublier que je te regarde. Hoche la tête si tu as tout en tête, et suce ton annulaire si tu es capable de retenir la suite.

Olive est attentive, elle le suce avec soin.

– Je récapitule : Le Perrier au citronnier, puis toi, au sol. Ton short. Toi à quatre pattes, jusqu'au citronnier, avec la veilleuse. Tu te lèves pour moi. Tu vas faire rouler la bouteille le long de tes jambes, en étant concentrée sur sa froideur, sur le verre dur et froid sur toi. Tu la fais rouler sur tes fesses, sur ta chatte. Tu gardes une vitesse constante, tu ne passes pas plus de temps sur ton sexe, la bouteille doit remonter sur ton ventre, sur tes seins, dans ton cou. Tu peux boire quelques gorgées quand elle atteint ton visage. Je veux que tu t'arroses ensuite. Tu laisses couler l'eau sur tes épaules, tu la laisse détremper ta brassière, tu essayes de percevoir le pétilllement sur ta peau, tu sens le tissu s'alourdir sur tes seins, les gouttes descendre le long de ton dos. Tu t'étires pour que je puisse voir comment tu luis, comment ton débardeur colle à ton corps. Tu peux t'ébrouer. Si tu as froid, tu peux aller enlever ton haut et te réchauffer avec le plaid. Si tout se passe comme je te l'indique, tu auras droit à la suite. Si tu es prête, tu as toute mon attention.

Je lui souris et je décide de m'asseoir à califourchon sur la partie de la rambarde perpendiculaire au mur, je m'y adosse et j'observe. Olive me fait un clin d'œil calculé avant d'entamer sa chorégraphie, j'ai l'impression de flotter tout en sentant distinctement tout ce qui me touche, la nuit est tombée et la lune est miraculeusement rousse.

Quand Olive étend le plaid beige sur le sol, la brume a quitté mon sang, je suis dans un état de conscience à deux visages. Je la vois cambrée, son short jaune jeté loin d'elle. Quand elle se met à avancer à quatre pattes, je suis fasciné. J'avais peur de la rendre grotesque, c'est moi qui perds ma contenance, je me vois ramper et la suivre, attraper ses chevilles et passer ma langue sur le coton de sa culotte. Quand elle se relève, elle surprend peut-être le loup dans mes yeux : elle se lèche la paume et la frotte très lentement entre ses cuisses. Elle ne me laisse pas le temps de réagir à son affront, elle promène le verre sur son corps, les yeux fermés. Je crois que je lis un début d'abandon quand elle boit et qu'elle laisse l'eau s'échapper sur son menton, avant de la faire franchement couler et de finir parfaitement trempée. Elle garde son haut, s'essuie à peine, laisse le plaid au sol et vient reprendre ses ordres. Debout et frissonnante, ses tresses humides jetées contre elle, une boîte de conserve sur l'oreille, elle mérite plusieurs poèmes.

– Ta performance serait digne d'éloge, mais tu t'es crue autorisée à une petite improvisation. Je vais te demander de te punir. Tu enlèves d'abord ton haut. Tu vas te fesser avec la partie bombée du transplantoir, à genou. Cinq fessées, la première douce puis de plus en plus fort. Tu vas ensuite t'allonger sur le dos et frotter ton sexe, il semble te démanger, avec le manche de l'outil. Puis fais passer son métal sur tes tétons, alterne jusqu'à ce que je claques des doigts. Au claquement, tu suceras le manche, tu l'enduiras de salive. Tu savoureras ses reliefs contre ta langue, son poids dans ta bouche. Tu auras le droit de te griffer le ventre, les seins, les cuisses, mais plus aucun contact avec ta culotte. À mon deuxième claquement, tu garderas le manche dans ta bouche, sans le tenir, parce que tu enlèveras ta culotte en même temps. Une fois nue, tu auras le droit de te toucher comme tu le désires. Toujours prête ?

L'angoisse brusque d'être allée trop vite m'ouvre un creux dans la poitrine, mais Olive m'envoie un baiser et cette fois je reste debout, le corps tendu vers elle. Son haut se coince un instant dans ses tresses et, en riant avec elle, la sensation d'être une larve lubrique et voyeuse s'efface enfin.

Ses seins pointent et disparaissent quand elle se met à genou. Elle dépasse les cinq fessées, je l'entends ahaner à la neuvième, je perds le compte quand elle se met à gémir. Elle s'arrête et me regarde, elle mime la contrition, je n'arrive pas à jouer l'indignation. Elle s'allonge, et quand le bord du transplantoir contourne ses tétons, je sens mon pubis durcir et fondre à la fois.

Je claques des doigts pour me ressaisir. Olive porte le manche à sa bouche – quand elle le suce, j'arrive presque à me convaincre que sa bouche englobe mon sexe. Je parviens à attendre encore avant de claquer des doigts à nouveau, puis elle se tortille pour enlever sa culotte. Elle n'est même pas ridicule, la bouche prise par le manche, j'imagine comment elle doit serrer les dents et se hâter pour s'en libérer.

Nue, Olive fait une pause. Elle a laissé le transplantoir tomber de sa bouche. Elle me regarde sans sourire. Elle attrape le manche, enduit de sa bave, le lèche une dernière fois et le fait glisser dans son sexe en va-et-vient amples, elle se branle des deux mains. Elle en laisse une remonter sur son clitoris, je l'entends haleter pendant que ses mouvements s'accélérent, elle chuchote *fuck fuck fuck* jusqu'à le gémir à petits cris. Olive jouit en tremblant, elle laisse quelques yes s'échapper à chaque écho de l'orgasme. Dans mon geste brusque pour me couvrir la bouche et retenir un éclat de voix, je fais tomber ma conserve, je la vois chuter comme mon téléphone avant elle sur la terrasse. Olive me fixe, avant de rire en se relevant et s'enveloppant dans le plaid.

– Alix ! Merci. C'était splendide. Je vais me réchauffer chez moi, je te souhaite une bonne nuit.

Elle parle à voix haute, pas très inquiète de mon frère ou des voisins. Je n'ose pas répondre sans l'alcôve du yaourtophone, alors je l'embrasse de loin et je la regarde disparaître.

Je me masturbe très vite et très fort dans mon lit, dans un silence remarquable.

Le lendemain matin, il y a un sac en papier posée sur notre paillason. Je sacrifie une paire de gants jetables pour l'ouvrir, il contient deux conserves de petits pois.

M.S.B.



## LE JOUR DES COURSES

**D**epuis le début, c'est la petite du huitième qui lui fait les courses. Il dit « la petite » parce qu'il la connaît depuis toujours, mais elle est grande, maintenant, elle a mis un mot dans l'ascenseur le soir de ses dix-huit ans. Lui, il n'est pas si vieux. Cinquante-cinq ans, bien conservé. Mais fumeur. Avec un fond d'asthme, comme on dit. Et surtout, hypocondriaque. Ça l'arrange que la petite vienne l'aider. Il lui laisse la monnaie, parfois un petit bifton. Elle peut s'acheter des conneries, un magazine, un vernis à ongles, des trucs qui vont égayer son quotidien depuis qu'elle est confinée avec sa mère. La dernière fois, elle s'est acheté un produit pour faire des mèches roses dans ses longs cheveux blonds. Il trouve ça très joli - il la trouve très jolie – il est ravi.

Il entend sa clé tourner dans la serrure. Il y a tout un rituel, il sait qu'elle va mettre plusieurs minutes avant d'entrer dans la cuisine. Elle retire ses gants, les jette. Ferme hermétiquement le sac poubelle qu'elle devra jeter en sortant. Elle retire son masque et ses chaussures, elle les laisse dans l'entrée. Elle nettoie ses mains une première fois, avec du gel hydroalcoolique. Il entend le bruit de ses pieds nus sur le carrelage. Elle entre dans la salle de bain, l'eau se met à couler. Elle doit se laver les pieds et le visage au savon, puis les mains, à nouveau. Il lui a bien montré les gestes pour qu'elles soient parfaitement propres.

Elle entre enfin, un petit coup sec sur la porte, toc toc, et elle est là, tout sourire. Avec les courses qu'il a laissées quelques jours en quarantaine pour être sûr que le virus n'y a pas survécu. Débardeur, jupe trop courte, vernis mal étalé sur les orteils. Sourire, éclat de ses dents qu'elle montre sans arrêt depuis qu'on lui a enlevé ses bagues. Il a préparé chiffon et désinfectant. Elle commence à déballer les courses en babillant (« Et comment ça va aujourd'hui ? Maman devient folle à la maison. J'ai une rédaction à faire, la prof veut qu'on lui renvoie avant demain. Même à distance elle est chiantie celle-là. Je lave les fruits ? ») Il opine mollement du chef tandis qu'elle s'approche de l'évier. Elle nettoie chaque pomme avec soin, il aime l'observer. Elle semble prendre ça très au sérieux, il se sent moins ridicule avec ses névroses et ses manies.

Tout est propre. Elle l'aide à ranger. Elle connaît la cuisine par cœur, maintenant. Elle monte sur le tabouret pour ranger les confitures. Le tabouret est branlant, alors il arrive pour le tenir. Il voit sa culotte, il est gêné mais tant pis. D'ailleurs, la petite n'est peut-être pas si sage. Il l'avait toujours imaginée dans de virginales culottes en coton, elle porte en fait un string de satin absolument minuscule, un peu de travirole, un peu entortillé, il lui rentre dans la fente et il se retrouve tout con avec une érection qu'elle ne peut pas ne pas remarquer. Il se demande si elle l'allumerait pas un peu, la gamine, à monter sur le tabouret. Il n'a pas la moindre idée de comment ça marche, à cet âge-là. Est-ce qu'elle se rend compte ? Sans doute, à son âge. Et puis il paraît que de nos jours les jeunes sont plus délégués que de son temps.

Tout-à-coup, elle perd l'équilibre. Il la rattrape de justesse, en la tenant par les cuisses. Juste sous ses fesses. Ses pouces au creux de son aine. Elle reprend son rangement. Ne se dégage pas. Semble même s'appuyer dans ses mains en coupe. Il sent malgré lui ses pouces s'approcher de plus en plus du morceau de satin entre ses cuisses. Il sent aussi que ça vient d'elle, de sa façon de bouger subrepticement le bassin, et cette fois, il est sûr qu'elle le cherche. Il se dit, c'est pas possible cette gamine, qu'est-ce qu'elle peut bien trouver à un vieux croûton névrosé comme moi ? Il veut pas jouer les psychologues de comptoir, mais les pères démissionnaires, ça fait quand même des mouffettes un peu cinglées...

Elle a fini de ranger. Elle se retourne, lui demande de l'aider à descendre. Il la prend par la taille. Genoux, cuisses, nombril, seins... il ferme les yeux et la pose sur le sol. Il les rouvre en sentant des petits doigts agiles s'activer sur les boutons de son pantalon. Elle est là, à genoux, les yeux rivés sur sa braguette et l'air butée. Il soupire. Il l'aide et finit par brandir sa queue raidie. Elle fait moins la fière. Elle l'a allumé, elle ne pensait pas avoir à assumer, mais elle ne veut pas passer pour la gamine qui a peur d'une queue un peu trop grosse pour elle, alors elle y va. Et puis elle a l'habitude. Et puis elle sait comment faire. Elle le prend en bouche, l'air décidé, et commence à le sucer avec ardeur. Pas de détours, pas de titillements du bout de la langue, elle va et vient vite et fort, le plus loin qu'elle peut. Il se dit merde, je vais jouir comme un puceau, c'est la honte. Alors il la relève et l'allonge sur la table de la cuisine. Il se dit furtivement qu'il faudra qu'il la désinfecte après, la table. La petite a traîné dehors, sa peau ou ses vêtements portent peut-être le virus. Il s'installe entre ses jambes qu'elle a instinctivement enroulées autour de son torse.

Elle bouge son bassin en gémissant pendant qu'elle se frotte contre sa bite. Lui, il se dit putain, une capote, faut que je trouve une capote... Trop tard, il a été happé. Elle l'a fait entrer en elle d'une pression du talon bien ajustée contre ses fesses. Il veut se dégager mais c'est trop bon. Un coup de reins. Deux. Il se retire en gémissant pour éjaculer sur son string tout de travers.

Il ouvre les yeux. Elle nettoie la table, souriante et calme. Ses cheveux ne sont pas en désordre, ses joues ne sont pas rouges, ses vêtements ne sont pas de travers... Aurait-il rêvé ? Il doit dire quelque chose, lui parler des IST, du risque de grossesse malgré le retrait. Ou bien s'excuser, lui dire qu'il est trop vieux... Mais elle est pressée, sa mère l'attend. Alors, il ouvre un tiroir, attrape la pochette dans laquelle il range son argent, hésite, en sort deux billets de vingt euros avec une pince et va se laver les mains sous l'eau chaude aussitôt. Elle le remercie et claque la porte. De l'autre côté, il l'entend se laver les mains et remettre ses chaussures. Il repense à cette histoire de capote : vraiment une connerie, surtout avec ce virus qui traîne. D'ailleurs, sa gorge le gratte... pourvu qu'il ne tombe pas malade.

*Violette de Sambre*

## L'ENVIE

Quand je plonge trop longtemps mes yeux au fond des siens,  
Ma raison vacille et je sombre dans l'abîme de mes désirs.  
Alors il ne reste plus qu'elle au monde, ELLE.  
Et cette irrésistible envie qui me tord les entrailles.

J'ai envie que tu me balances la beauté de ton corps à la gueule  
Jusqu'à devenir fou de ne pouvoir l'étreindre.

\*

J'ai envie de tes cheveux caressant mon visage,  
Du goût salé de ta peau sur le bout de ma langue.

\*

J'ai envie de frotter mon gland contre ta peau laiteuse  
D'électriser mes sens à tes aspérités.

\*

J'ai envie de m'abreuver à tes secrets les plus intimes.  
Laper la mouille acide qui dégouline d'entre tes cuisses.  
Plonger la main dans les profondeurs de ton cul  
Et lécher consciencieusement mes doigts brunis.  
Puis fouiller ta bouche de ma langue souillée  
Et laisser s'écouler nos salives dans ton cou.

\*

J'ai envie de me perdre dans tes orifices.  
De pousser ma queue tout au fond de ta gorge  
De glisser dans les replis de ta chatte inondée.  
De forcer lentement,  
Très lentement,  
L'étroitesse de ton cul.

\*

J'ai envie de recouvrir de foutre chaque parcelle de ton corps,  
D'inonder de jouissance ta nudité tremblante.  
De vider mon désir trop longtemps contenu  
Sur ton ventre, dans ta bouche, sur tes pieds...

Ô, si vous saviez l'envie qui me dévore quand je plonge trop longtemps mes yeux au  
fond des siens !

## SUR UN OREILLER

L'homme était grand, les cheveux noirs, hirsutes, la peau blanche, pigmentée de petites macules. Il portait un jeans bleu, des tennis basiques, un teeshirt immaculé. Il était accompagné d'une horde de gamins excités, des amis me semblait-il. Ses éclats de rire puissants m'avaient fait le dévisager lors de ma promenade dominicale.

Je marchais le long de la roseraie à la recherche d'un banc pour lire.

J'entendais des bruits sourds, légers, le flot continu des voix des flâneurs.

Tout à coup, on me percuta et mon livre tomba. Mon importun me le ramassa. « Madame Bovary » murmura-t-il. Je reconnus l'homme à la grande gouaille. J'étais perturbée et excitée par la fureur sexuelle que l'homme dégageait. Son parfum de peau poivrée piquait ma curiosité.

Je sentais mes seins devenir lourds et mes mamelons se gonfler. Sans hésiter, je pris ses mains et les posai sur ma poitrine tendue. Il les soupesa et commença à me pincer les tétons à travers mes vêtements. Je sentis de la bave couler à l'interstice de ma bouche (sur un oreiller). Je m'approchai de lui tandis que ses pincements se faisaient de plus en plus pressants. Je commençai à lui laper les lèvres, puis à lui sucer la langue. J'imaginai sa grosse et raide tige dans ma bouche béante. L'homme glissa sa main sous ma jupe et la posa sur ma culotte. « Tu es inondée. »

Au moment où il entreprit de me doigter, j'entendis des ricanelements. Honteuse et effrayée, je m'enfuis dans la direction opposée.

Je m'étais réfugiée dans un bosquet. Je me suis assise pour reprendre mes esprits. Dans ma fuite, j'avais perdu mon livre. Quand tout à coup, Madame Bovary heurta ma tête de plein fouet. Il était devant moi, ruisselant de désir et de colère. Sans un mot, il s'assit à côté de moi et m'enfourna sa grosse langue au fond de la gorge. Puis, il me fit assise sur lui. Nos langues se fouillaient tandis que je me frottai contre sa queue confinée dans son jeans serré. Je la voulais veineuse et poilue. Je l'imaginai me perforer de part en part.

A l'abri des regards, je voulais le libérer de son vêtement étriqué. Il me l'interdit. J'étais cambrée sur lui, mon sexe et mon cul offerts. Il mouilla l'un de ses doigts, m'effleura le clitoris, les petites et les grandes lèvres.

J'étais une chienne aboyante attendant d'être assaillie par son mâle.

« Tais-toi. » dit-il. J'ai reniflé et léché chaque partie de sa nuque et de ses oreilles. Sa peau était un mélange de tabac, de cuir et d'excitation. Mon bas ventre me faisait mal et me démangeait. J'étais affamée. Je voulais être submergée par sa queue. Je faisais des mouvements de va-et-vient pour lui indiquer ma faim. J'avais bien l'attention de dégouliner de son foutre sur ma chatte et mon cul bâillant. Ses doigts étaient aux portes de mon anus et de mon vagin. Qu'attendait-il ? Il se dégagea de moi. « Donne-moi ta culotte. » J'obéis. Il la respira quelques secondes et la glissa dans la poche de son pantalon.

Madame Bovary heurta une nouvelle fois ma tête de plein fouet.

*Je me suis réveillée en sursaut, trempée comme une soupe, envie d'uriner.*

*Mon livre m'avait échappé des mains. 29ème jours de confinement : mon bas ventre me fait mal, mon sexe me démange : je suis affamée.*

Gabrielle Jarzynski

M'avez-vous condamnée à lire tous mes livres,  
à finir mes écrits, à soigner mes glaïeuls,  
à trinquer sur portable avec nos chopes ivres,  
à boire ma verveine à l'ombre des tilleuls,  
à liquider ma cave, à entasser les vivres  
à jouer dans mon pré avec les épagneuls ?  
Croyez-vous que mes chants se sentiraient plus seuls  
si j'échappais aux blés, aux joncs, aux bois... aux cuivres ?  
Condamnez-moi encor, je n'en ai pas assez !  
Je rêve si souvent de ma tendre campagne  
et j'ai si peu de temps avec cette compagne ;  
ô cher confinement, ce que vous remplacez,  
ce sont les jours sans choeur des insectes lassés :  
je n'ai plus un corps sage, et ne vis plus qu'en page.

J'attends la ville immense et son trouble infini :  
j'ai besoin des musiques,  
des bouchons flûtant *plop*, des canards satyriques  
où je croque à l'envi.

Peut-être, cependant, que ma voix pécheresse  
exprime des regrets face au calme trop grand.  
Il me manque l'autel de la nouvelle messe  
où je vais sacrifier trente pièces d'argent.  
Est-ce une trahison ? Si oui, je la confesse,  
mais le stock renaît vite, et Jésus peu souvent ;  
dans ce magasin-ci, c'est du fard que l'on vend,  
l'amant de Madeleine a pu changer d'adresse.  
Je demeure fidèle à mon amour du beau.  
J'ai fiancé ce brave en rêvant de culottes,  
et comme, au premier soir, nous n'avions de capotes,  
j'ai pris la maladie, inscrite sur ma peau,  
de la poudre, du rouge, et d'un large chapeau  
qu'on prescrit pour guérir d'une paire de bottes.

J'attends la ville immense et son temple infini :  
j'ai besoin des boutiques,  
du pourpre d'une robe, et des chairs cosmétiques  
que j'essaye à l'envi.

Il est grand, il est fin comme un épi d'épeautre,  
comme une épée en vers, fragile de m'aimer.  
Nous sommes deux soumis, ce désir est le nôtre ;  
pourquoi en rougirais-je ? Il est doux à tuer,  
beau comme Sébastien ou comme quelque apôtre,  
un corps semblable au corps que je pourrais garder  
si je ne cherchais pas à m'en débarrasser...  
- S'il n'est pas à ma taille, il fera pour un autre !  
C'est du prêt-à-baiser, comme nul n'en fait plus,  
comme dit l'homme au vit d'admirable diamètre,  
et je suis moi aussi dévouée à ce maître,  
caution lesbienne à voir des passantes les culs,  
à juger, à jauger nos désirs les plus crus,  
à penser bruyamment mais sans rien s'en permettre.

J'attends la ville immense et son peuple infini :  
j'ai besoin des zutiques,  
des sourires grivois de complices lubriques  
que j'allume à l'envi.

Au fond d'une cabine, on feindra l'essayage.  
Il faut faire semblant de tirer le rideau.  
C'est ça qui est marrant, je ne suis pas très sage,  
et qu'on puisse nous voir rend tout plus rigolo.  
Dans la glace brûlante, il y a mon image :  
mes yeux verts, mon sourire, et les poils sur ma peau  
hérissés d'un frisson à goûter au couteau :  
un plaisir de se voir dont j'ai le seul partage.  
Mais le maître a trop chaud sous son crin de mammoth,  
et je sens s'embuer les diamants de la source,  
le reste n'est qu'un jeu : j'ai mêlé dans ma course  
une robe d'été aux chaussettes de foot.  
Confiné en cabine, il dit : *let's boop dat snoot !*  
et me blottit le nez sur son jean, sur sa bourse.

J'attends la ville immense et son verre infini :  
j'ai besoin des répliques,  
des miroirs de moi-même, et des eaux narcissiques  
où je plonge à l'envi.

C'est son visage d'ange et mon nez en trompette  
qui se frottent, lascifs, à la bosse de fer,  
qui s'embrassent tous deux, ou bien qui font trempette  
dans sa sueur d'ourson chaude comme la mer.  
Puis il veut enfiler la belle salopette,  
le lieu est adapté, mais mon courage amer,  
trop frileux pour montrer le brasero d'enfer,  
semble se défiler : laissez donc ma jupette !  
Je préfère porter le métal à fusion  
et battre le soufflet de mes lèvres en broche.  
Je sens la main complice à ma poitrine en cloche  
du confrère jaloux qui vole ma succion  
et qui reçoit l'hostie émise avec passion  
qu'il vient me partager dans un baiser fantoche.

J'attends la ville immense et son flux infini :  
j'ai besoin des saphiques,  
des minions, des naïfs, et des corps élastiques  
que je tire à l'envi.

*envoi :*

Ô toi que j'ai rêvé, je divague et diverge,  
il le faut, c'est de toi que manque ma quiétude,  
toi qu'une nuit d'ennui, je n'ai que fantasmé.  
Ne sais-je que rêver, moi qui suis encor vierge ?  
Vienne un cul d'ombre errante ou un spectre de verge  
et mon rêve écrira sur sa réalité.  
Mais l'attente est immense et l'attente infinie  
se dédouble et reprend ;  
un zoo de moi-même, une cage impunie  
au spectacle me vend.  
J'entends le vide immense, et l'air me gamahuche :  
j'ai besoin d'un vent fort,  
que l'ouragan me prenne et ma larme et ma mort  
dans mes bras de peluche.

*Coralie d'Armorican*

## CHANGEMENT DE PROGRAMME

**E**nfin ! Enfin, après tout ce temps, toute cette attente, elle arrivait. Nous avions été séparés des semaines, j'avais l'impression que c'était des mois. Pourtant nous nous écrivions tous les jours, ou presque. Mais tant me manquait ! Sa voix, sa peau douce et chaude, ses sourires et ses mimiques adorables. Et son odeur ! L'odeur de ses cheveux surtout. Les gens imaginent peut-être que leurs cheveux sentiront la vanille, la pêche, ou l'arôme quelconque de leur shampoing. Mais leur odeur, leur odeur véritable est beaucoup plus complexe, beaucoup plus riche. Oui, son odeur, elle me manquait plus encore que le reste. Mais bientôt, je pourrais la sentir, me plonger dedans, m'en imprégner.

Dans la large poêle les courgettes caramélisaient doucement dans la bière, sous la spatule experte de mon compagnon. Il rayonnait, fatigué de sa semaine, mais heureux. Lui aussi l'attendait avec une impatience non dissimulée. Je m'approchais et l'enlaçais par derrière, prétextant remuer la casserole de riz qui accompagnait nos légumes. « Elle a dit quand ?

- Dans cinq minutes !

- Et c'était il y a combien de temps ? Il sourit.

- Il y a cinq minutes ? »

Et comme pour lui donner raison, la sonnerie stridente et désagréable de la porte résonna. Je lissai ma chemise, plus par habitude que par nécessité et lui ouvrit la porte. Elle était là, les yeux fatigués, mais ravis, un sourire jusqu'aux oreilles, les bras encombrés de ses valises, et un bonnet vissé sur la tête.

« Entre vite ! Je t'aide ! »

Je pris l'une des valises. La plus légère. Elle détestait toutes ces histoires de galanterie, et tenait à ce genre de détail. Elle s'engouffra dans l'appartement, jetant quasiment son autre valise au sol.

« Comme ça fait trop plaisir d'être là ! Vous m'avez trop manqué ! »

À peine avais-je posé mon fardeau qu'elle me sauta dans les bras, m'enveloppant le cou de ses bras fins. Je l'étreignis longtemps, savourant chaque sensation. Il n'y avait pas vraiment besoin de parler, et puis, nous savions tous deux à quel point l'autre en avait envie. L'étreinte se relâcha un peu et je couvris son visage de petits baisers. Elle rit et me demanda avec un air soudainement très sérieux.

« Il est où le beau-gosse ?

- Juste là » répondit l'intéressé en sortant de la cuisine.

Il eut de suite sa propre étreinte, qui tourna vite en un fougueux baiser. Je soupirais en les regardant, appuyé contre le meuble près de la porte et comblé de leurs propres sensations. Après tout, je connaissais ces deux bouches, ces deux façons d'embrasser, et je pouvais presque les ressentir physiquement. Ce spectacle me fit un effet puissant, et je me sentis vite à l'étroit dans mon pantalon.

« Fiou, tout ça ? » demanda mon compagnon en riant, alors qu'ils se laissaient respirer.

« C'est parce que j'ai dit que je cuisinerais ?

- Haha, peut-être... J'ai trop faim en plus ! »

Elle se retourna vers moi avec un sourire complice et aperçu ce que je ne pouvais (ni ne voulais vraiment) dissimuler. Elle s'approcha lentement, et posa une main contre la bosse de mon pantalon en se penchant sur moi. Elle m'embrassa à mon tour, langoureusement, en serrant et desserrant sa main sur mon entrejambe, ce qui n'arrangeait rien à mon affaire.

« HUUUUUM, ça aussi, ça donne faim ! me souffla-t-elle.

- À ton service ! répondis-je avec un clin d'œil.

- Hey, attendez un peu ! nous demanda-t-il en riant. Après manger, sinon ça va être cramé !

- Haha, ok ! Je vais ranger mes affaires ! »

Elle me laissa là, à moitié affalé sur le meuble, et affamé de toutes les façons possibles. Je souris en la voyant ranger soigneusement ses valises dans les coins que l'habitude lui avait attribués. J'ai toujours été patient, et puis, la voir et l'entendre était presque aussi agréable et satisfaisant que de se rouler dans la luxure avec elle. Presque ! Notre chien ronflait sur le tapis, et elle cria de satisfaction en le voyant, alors que je portais les assiettes pour mettre la table.

« C'est qui le gros toutou gras ? C'est qui qui a un gros bidon à gratouilles ? » Elle le faisait rouler sur dos, et trop heureux de cette attention, il la regardait plein d'amour, la langue baveuse et pendante qui était si longue que même ainsi, elle touchait le sol. Ce chien n'avait aucune dignité ! Mais ce n'était pas nouveau... « Il a grossi, encore, lui ? Demanda-t-elle avec un ton faussement accusateur.

- HUUUUUM, je ne sais pas... éludai-je, amusé.

- C'est prêt ! À table mes amours ! »

Le repas était délicieux, la conversation très plaisante ; nous discussions de la semaine passée, qui avait été chargée et fatigante pour tous les trois, et exprimions tous notre satisfaction de nous retrouver, pour le week-end, après tout ce temps séparés. Un petit verre de vin pour accompagner ce bon repas nous fit tourner la tête. En une heure à peine, nous étions repus, et bâillions de satisfaction...

« Je vais prendre une douche ! nous informa-t-elle en se levant.

- Ça marche, nous c'est déjà fait, on t'attend sous la couette ! » lui répondis-je avec un baiser soufflé.

Je me levai, étourdi, mi par le vin, mi par la digestion qui commençait, soudain accablé par une fatigue que je n'avais pas ressentie jusqu'à présent. Pourtant, j'étais aussi très excité, et impatient de ce moment qui arriverait immanquablement. Lui paraissait tout aussi épuisé. Il était tard, et le sommeil l'appelait déjà. Les vêtements furent vite balayés, et nous nous enlaçâmes sous la couette. Mais je ne le sentais pas vraiment disposé à plus d'activités.

« T'as l'air crevé, mon amour, tu veux dormir ? demandai-je en lui caressant la tête.



- Oui, j'en peux plus, là, je crois que je vais dormir... Mais vous en faites pas pour moi, profitez, amusez-vous ! Je me rattraperai demain matin ! » Il m'embrassa tendrement et se roula sous la couette, sur la droite de notre grand lit. Je le caressai doucement sur le flanc pour le détendre ce qu'il adorait, et qui était d'une redoutable efficacité. Lorsqu'elle sortit de la salle de bain, il dormait déjà profondément... Elle apparut dans l'encadrement de la porte de la chambre, avec des sous-vêtements de dentelle magnifiques qui dépassaient à peine de son haut de polaire aussi doux que dénué de toute sensualité ! Le mélange des genres était cependant assez séduisant, du moins à mes yeux.

« Je suis désolée les garçons, je suis complètement vidée, je pense que les câlins ce sera pour dem... » Elle aperçut mon compagnon endormi, et presque entièrement disparu sous la couette. « Ha, ben ça va, je ne suis pas la seule ! » Elle rit, et je ris avec elle. Elle se glissa doucement sous la couette, de l'autre côté et m'enlaça à son tour. « Serre-moi fort ! Ça fait trop longtemps que j'ai pas dormi dans les bras de quelqu'un... » chuchota-t-elle. Elle se blottit tout contre moi et embrassa mon cou. Il n'en fallait pas plus activer certains mécanismes qu'il était bien difficile de restreindre. Elle le sentit, évidemment. « Je suis désolée mon loup, t'en avais très envie... »

« T'excuse pas, c'est normal ! Et puis je suis fatigué aussi, ça sera encore meilleur demain matin ! » J'en étais convaincu, bien que je sentais venir une nuit à dormir sur trois jambes, blotti entre les deux êtres que j'aimais et désirais le plus ! La lumière éteinte, elle aussi s'endormit assez vite. Le chien ronflait bruyamment dans le salon, et je restai donc seul éveillé, comme souvent, avec ma fatigue, mon érection grand format et malgré cela, un profond sentiment de satisfaction. Il faisait bien chaud, entre ces deux amours, comme souvent, et cela m'empêcha un temps de fermer l'œil. Un sacrifice de confort au bénéfice de la sensualité. Peu importe le côté où je me tournais, j'avais sous la main une créature merveilleuse à caresser.

Je m'endormis ainsi, comblé.

J'ouvris les yeux, soudain éveillé. Le chien avait dû faire un bruit, ou le frigo, peut-être. Cherchant le réveil du regard, je découvris qu'il était beaucoup plus tôt que prévu. 5H30. Beaucoup, beaucoup trop tôt ! Mais je me sentais étrangement en forme, il faudrait sans doute au moins une demi-heure pour rendormir. Je sentis ma belle amante s'agiter sur ma gauche, et la pris dans mes bras, alors qu'elle se tournait sur le flanc.

Elle serra mon bras contre elle comme un doudou, et appuya ses fesses contre mon entrejambe, ce qui avait le don de m'exciter plus rapidement que toute autre chose. En un rien de temps, une érection incontrôlable appuyait contre son derrière. Il me faudrait sans doute plus qu'une demi-heure pour me rendormir...

Mais visiblement, cela n'était pas pour lui déplaire. Elle agitait doucement ses fesses contre moi, se tortillant, accentuant d'autant mon désir. Je l'embrassais dans le cou, une fois, deux fois, trois... Elle tendit le cou, en réclamant davantage. Je ne me fis pas prier. Ce manège dura quelques instants, je n'aurais su dire précisément combien. Puis elle saisit ma main droite, qui lui servait toujours de doudou, et la fit descendre lentement, doucement, vers son entrejambe, jusqu'à la plaquer sur sa culotte. Mes doigts, qui ont toujours été très agiles, commencèrent alors leur office, esquivant le tissu, et se glissant partout, caressant, pressant, pinçant doucement, faisant mine de s'enfoncer mais sans jamais le faire, et la firent gémir de plaisir. « Continue ! » souffla-t-elle, maintenant parfaitement réveillée.

Mes doigts se firent plus aventureux, se glissant plus profondément, et accentuant encore le manège de ses fesses contre ma queue, au sommet de sa forme. Cela dura un moment ainsi, et elle gémissait et haletait contre moi, sa propre main appuyant sur la mienne pour l'enfoncer plus encore, et se tortillant adorablement dans mes bras. Ses gémissements éveillaient mon compagnon, qui commençait à remuer, de l'autre côté.

Je roulai alors sur le dos, et elle me sauta dessus, à califourchon sur mon membre palpitant. Elle jeta son polaire à travers la pièce, et en fit vite autant de sa brassière. Elle se mit alors à se frotter contre mon membre, me chevauchant et se penchant régulièrement pour m'embrasser. Je caressai son cou et sa poitrine, et descendis sur ses hanches jusqu'à la saisir par là et accentuer ses mouvements. À côté, je sentais mon homme se réveiller, et sa main curieuse qui caressait une fois mon ventre, une fois son flanc, selon nos mouvements.

« Tu nous rejoins ? » demandai-je avec curiosité.

« Mmmhmmhm » fut sa seule réponse, que je traduisis instantanément par « Mon cerveau n'est pas disponible pour le moment, veuillez réessayer plus tard ».

Je le connaissais trop bien : je savais que tôt ou tard, la bandeson de nos ébats et les vibrations du matelas le ferait se dresser fièrement et nous offrir l'étalage de sa virilité. Elle soufflait et gémissait en me caressant et griffant la poitrine, se frottant toujours plus fort contre moi. Mais la dentelle de sa culotte devenait douloureuse, râpant un peu la peau déjà bien tendue de mon pénis.

« Tu veux l'enlever ? soufflai-je alors qu'elle se penchait vers moi, en tirant l'élastique de sa culotte avec mon doigt. « Ça frotte un peu.

- Profites-en pour mettre une capote ! » répondit-elle amusée.

Il ne fallait pas me le dire deux fois ! Je n'avais qu'à tendre le bras pour en saisir une sur la table de chevet, et déchirai l'emballage en un instant. Elle se débarrassa de sa culotte, et la jeta sur notre compagnon, qui s'éveillait doucement. « Dépêche-toi, tu vas tout rater ! » lui dit-elle en riant.

À peine avais-je enfilé le préservatif qu'elle reprit sa place au-dessus de moi, saisit ma queue qui ne demandait que ça, et l'enfonça elle-même avec une facilité qui montrait l'étendue de son désir. Elle me chevaucha doucement, puis avec plus de vigueur, appuya de ses deux mains sur ma poitrine. Les miennes entouraient ses hanches, accompagnant ses mouvements, et les accentuant à l'occasion. Je sentais mon plaisir longtemps contenu monter, mais je tenais à profiter encore un peu.

Tout à ma concentration, je ne voyais plus ce qu'il se passait à ma droite, dans la pénombre. Je sentis soudain la main de mon amour se poser sur mon crâne et une érection impressionnante tapota ma joue. Je le regardais droit dans les yeux, du moins, aussi bien que la pénombre le permettait, et ouvrit grand la bouche, tirant la langue, même. Je le voulais plus que tout en cet instant !

Il remplit entièrement ma bouche de sa masse, et je suçais goulûment, toujours chevauché par mon entreprenante partenaire.

J'étais au paradis. Mais ce qui est un bonheur pour les sens ne facilite pas forcément la concentration. Aussi, et plus ou moins rapidement, je sentis monter la pression et me contractai avec éloquence sous ma partenaire, qui le sentit immanquablement.

Je gémissais, ou plutôt, je voulais gémir, mais avec cet énorme truc dans la bouche, difficile de faire sortir un son identifiable, et qui ne soit pas ridicule ! Je sentis l'explosion venir, et me contractais à mesure que la capote se remplissait. Mon compagnon se retira, me laissant un peu respirer, et les mouvements s'arrêtèrent sur mon entrejambe.

Elle se pencha sur moi, en se retirant.

« Tu aimes ? me chuchota-t-elle.

- T'as pas idée ! » répondis-je en riant. Je ne la distinguais pas vraiment dans le noir, mais je l'imaginai rougir comme elle le faisait si souvent. Elle se dégagea de moi, et sauta dans ses bras. Il la fit rouler avec lui sur le dos et se retrouva au-dessus d'elle, en équilibre sur les mains et les genoux. Ils s'embrassèrent.

« Moi j'en veux bien encore un peu... » Demanda-t-elle à l'adresse de notre amant qui n'avait plus rien d'endormi. Je lui choisis un préservatif, un à sa taille, les miens étant trop petits pour lui, et l'aidai à l'enfiler, sous les yeux amusés et impatients de notre amante.

« Un peu de lubrifiant, peut-être ?

- Haha, oui, là je veux bien ! » répondit-elle en le caressant.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il la pénétra tout doucement, la faisant gémir de plaisir. Je me plaçai derrière lui et lui caressai amoureusement les fesses et le bas du dos, ainsi que ses cuisses à elle, par-dessus lesquelles je me tenais. Lui laissant le temps de se faire à sa taille, il l'embrassait et se redressa pour m'embrasser également. Il se mit à bouger lentement, accélérant doucement, alors qu'elle soupirait de plaisir. Connaissant les goûts et les fantasmes de mon homme, je mis une claque sonore sur sa fesse et ses coups de reins se firent plus entreprenant. Une autre claque, et une autre, et chaque fois ses mouvements se faisaient plus amples. Soudain, elle s'accrocha à son cou et un cri qu'elle tenta d'étouffer sortit de sa gorge. Elle tremblait, remplie par le membre de mon homme et mordit son cou pour étouffer ses cris de plaisir et griffa son dos, ce qui le fit grogner. Cela ne fit qu'attiser son ardeur, et augmenta encore la cadence.

« Attends, ralentis ! » gémit-elle. Il obéit aussitôt. « Pardon, c'était trop fort ? demanda-t-il inquiet.

- Non, c'était génial, mais, ... Une minute ! » Elle haletait et profita de cette pause pour reprendre sa respiration.

« Vilaine bête ! » fis-je en lui claquant une nouvelle fois la fesse. « Mais j'ai une idée pour la calmer ! »

Je saisis le flacon de lubrifiant et m'en badigeonnai les doigts de la main droite. Me plaçant sur leur droite, et fixant les beaux yeux de notre amante, je laissais courir mes doigts entre les fesses de notre étalon de service. Il ferma les yeux et soupira, reprenant des mouvements cette fois beaucoup plus calmes.

« Si tu fais ça, je vais venir, tu sais ! me provoqua-t-il avec un air malicieux.

- Moi j'ai très envie de voir ça ! » ajouta-t-elle en riant.

Une façon de dire qu'elle commençait sans doute à fatiguer. Mais mes doigts magiques connaissaient leur affaire, ce ne serait plus très long ! J'enfonçais mon index doucement, et il soupira, continuant son va et vient. Alors que mes doigts se faisaient plus fermes, plus aventureux, je le sentis soudain fébrile et un frisson parcouru tout son corps. Elle eut un hoquet de surprise, sentant certainement l'éjaculation inattendue en elle. Il fut parcouru de plusieurs spasmes de plaisir, alors qu'elle l'attirait contre elle pour l'embrasser.

Encore plus rapide que prévu !

« Je crois que j'ai appuyé sur le bon bouton ! fis-je, assez satisfait.

- Mais c'est trop bien ça ! » ajouta-t-elle en l'enlaçant.

- Ah ça, quand ça marche, ça marche ! » commentai-je, amusé.

Il se retira doucement. Le regard encore vague de son orgasme inattendu, souriant jusqu'aux oreilles. Nous nous nettoyâmes tous des différents fluides qui nous recouvraient, et je repris ma place au milieu d'eux. Des caresses, des baisers et de longues étreintes terminèrent de la manière la plus câline qui soit ces ébats nocturnes, et mes deux partenaires se rendormirent rapidement.

Nos retrouvailles ne se déroulèrent pas exactement comme on l'avait imaginé, mais n'en apportèrent pas moins de bonheur et d'amour.

*Ju*

Août 2020  
[assopolyvalence.org](http://assopolyvalence.org)

Association Polyvalence  
Coordonatrices éditoriales : Antianeira et Coralie d'Armorican  
Illustration de couverture : LMG Névroplasticienne

*« Je veux te lire. Encore. Encore. Encore. »*

Solène